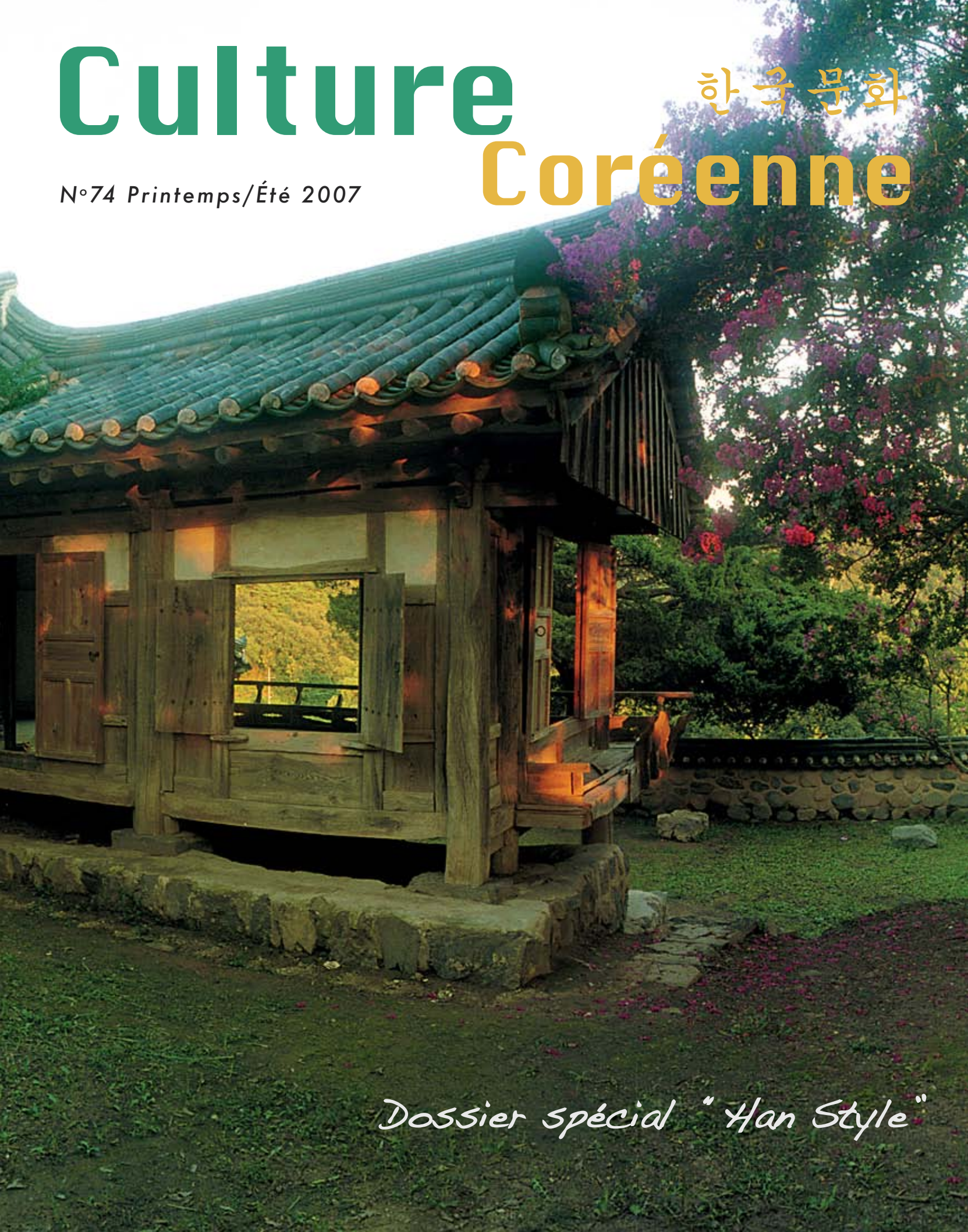
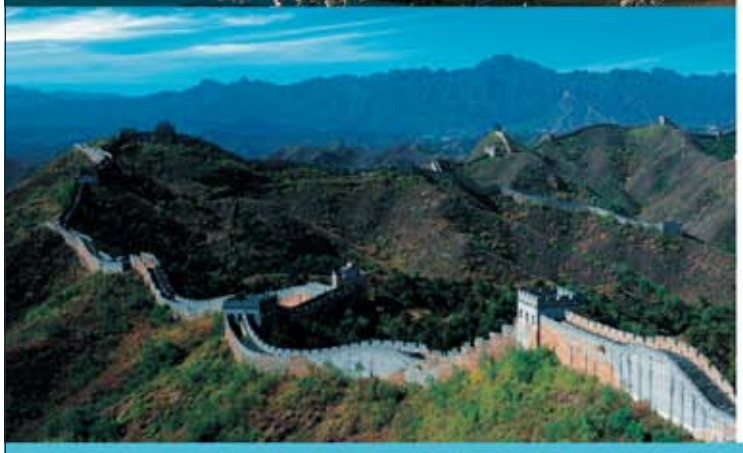
Culture Coréenne

한국문화

N°74 Printemps/Été 2007



Dossier spécial "Han Style"



www.koreanair.com

Le 23 juin, Korean Air a inauguré son vol de Madrid.

Excellence in Flight

Dorénavant, l'Asie n'a jamais été aussi proche
de Madrid avec Korean Air,
la seule compagnie offrant des vols directs
de Madrid vers l'Asie.

Origin	Déstination	Vol	Départ	Arrivée	Jour
Madrid	Séoul	KE914	23:40	18:30+1	Lun,Sam
			22:35	17:25+1	Jeu
Séoul	Madrid	KE913	15:50	21:40	Lun,Sam
			14:10	20:00	Jeu

Excellence in Flight
KOREAN AIR
Reservation centre: 00-800-0656-2001

Sommaire

2 Editorial

Dossier spécial

3 Han Style : l' art du quotidien chez les Coréens

HANSIK, la cuisine coréenne

HANOK, la maison coréenne

HANBOK, le costume coréen

La Corée et les Coréens

14 La femme coréenne, un astre aux mille reflets…

17 Premiers de Corée ou comment peut-on être parisien ?

Hallyu, culture coréenne d'aujourd'hui

22 La formidable énergie des B-boys coréens

L' actualité culturelle en France

24 Anniversaire : les trente ans de l'AKSE à Dourdan

25 60e édition du Festival de Cannes
Prix remporté par la comédienne Jeon Do-yeon pour son rôle dans *Secret Sunshine*

26 Prix culturel France-Corée 2006

Interview

28 Portraits d'artistes coréens en France :
Sung Ji-yeon, Kim Yong-geol et Kang Hye-myung

Voyages, tourisme

31 Découverte du taekwondo dans un palais royal de Séoul

Nouveautés

32 Livres, CD et DVD à découvrir

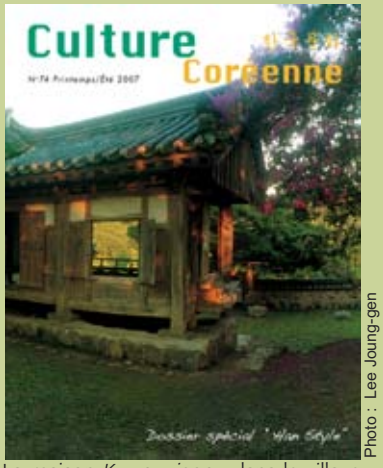


Photo : Lee Joung-gen

La maison *Kwangajeong* dans le village de Yang Dong, construite au début du 16e siècle, témoigne du savoir-faire ancestral des artisans coréens.

Directeur de la publication : Mo Chul-Min

Comité éditorial : Georges Arsenijevic, Jeong Eun-jin, Park Jeong-yoon, Kim Young-ae

Ont participé à ce numéro : Jeong Eun-jin, Yoon Hyun-young, Park Sung-youn, Lee Myung-ah, Han Jae-su, Jeong Hyo-jeong, André Fabre, Stéphane Bois, Hervé Péjaudier, Marc Orange, Jean-Luc Toula-Breysse

Conception et graphisme : Lee Joung -gen

Centre Culturel Coréen
2, avenue d'Iéna-75116 Paris
Tél. 01 47 20 83 86 / 01 47 20 84 15
www.coree-culture.org

Editorial

Chers amis lecteurs,

Après un premier opus inaugurant la nouvelle formule de notre revue et centré sur la célébration « Corée au Cœur » -120e anniversaire des relations diplomatiques entre la France et la Corée-, le dossier spécial de ce numéro sera consacré au « Han Style », le style coréen, que la Corée souhaite mieux faire connaître à l'étranger dans les années qui viennent.

La vague coréenne hallyu, qui a au cours de ces dernières années touché en Asie un grand nombre de pays, et vu notamment des feuilletons télévisés, des films, des groupes ou certaines modes venant de Séoul, y remporter d'extraordinaires succès, entre autres au Japon ou en Chine, a aussi contribué à engendrer un engouement des Coréens eux mêmes pour leur propre culture. Et fait naître également dans le pays un nouvel élan pour la faire connaître encore davantage dans le monde.

Ainsi, les autorités coréennes ont-elles entrepris en 2006 une réflexion visant à sélectionner quelques fleurons de l'héritage national, hautement représentatifs de la Corée et de sa culture, et qui constituent en quelque sorte « la marque de fabrique », la « substantifique moelle » de cette culture. Quelques éléments choisis comme symboles de l'identité culturelle coréenne, de l'esthétique et de l'art de vivre des Coréens, et à travers lesquels le pays souhaite à la fois mieux faire connaître au monde ses richesses traditionnelles et ses potentialités créatives.

Ont ainsi été choisis, comme vecteurs de diffusion de la culture coréenne à l'étranger, six éléments :
.l'alphabet coréen (hangeul), inventé au 15e siècle par le grand roi Sejong et qui fait partie des systèmes d'écriture les plus élaborés du monde
.la cuisine nationale (hansik), particulièrement goûteuse et singulière, dont l'histoire se confond avec la longue histoire de la Corée
.la maison coréenne (hanok), symbole de l'art de vivre traditionnel témoignant du savoir-faire ancestral des artisans de Corée
.le papier traditionnel (hanji) dont les remarquables qualité et résistance permettent de multiples usages et créations
.le costume traditionnel coréen (hanbok) dans lequel on retrouve toute l'esthétique et l'élégance de la culture vestimentaire de Corée
.la musique coréenne (hangukeumak), dont la diversité des genres englobe à la fois des formes lentes, contemplatives et hiératiques, et des formes plus spontanées, vivaces voire explosives.

La Corée s'efforcera donc, dans les mois et années qui viennent, à promouvoir cet héritage emblématique.

Ainsi, par exemple, un programme visant à établir dans le monde un réseau d'établissements d'enseignement du hangeul (similaire au réseau des Alliances Françaises) est en train d'être mis en place. Ces établissements, appelés Centres Sejong, du nom de l'illustre monarque à l'origine de l'invention du hangeul, seront d'abord ouverts dans certains pays d'Asie Centrale qui comptent une nombreuse communauté d'origine coréenne (par exemple le Kazakhstan), et dans les pays où le phénomène hallyu a été le plus marquant (Chine, Mongolie, Japon …), pour s'étendre ensuite au reste du monde.

D'autre part, de grands événements visant à populariser la cuisine, la musique, la culture vestimentaire coréenne… seront aussi organisés prochainement à l'étranger et bien entendu en France. Le Festival du Hanji qui s'est déroulé à Paris en novembre 2006 dans le cadre de « Corée au Cœur », et qui a remporté un joli succès, est un bel exemple préfigurant ces manifestations à venir.

Afin de vous faire mieux connaître les six fleurons de l'héritage culturel coréen évoqués précédemment, nous avons décidé de leur consacrer dans notre revue une présentation spéciale sous la forme d'un dossier « Han Style » ou style coréen, abordant tout d'abord la cuisine, la maison traditionnelle et le costume coréen, dans ce numéro.

Vous trouverez aussi dans ce numéro d'autres articles intéressants, tour à tour instructifs (texte sur la 1re délégation coréenne visitant Paris en 1884), drôles (article évoquant le tempérament des femmes coréennes) , où reflétant l'actualité (billet sur le prix remporté par l'actrice coréenne Jeon Do-yeon lors du dernier Festival de Cannes).

J'espère que ce N° 74 que nous avons soigneusement préparé pour vous vous plaira et vous souhaite une excellente lecture ! ■

MO Chul-Min
Directeur de la publication

L'art du quotidien chez les Coréens

Ce texte est la synthèse, réalisée par Jeong Eun-Jin (traductrice, lectrice de coréen à l'Université Paris 7), d'une série d'articles parus dans la revue *Ullim*, éditée par le Ministère coréen de la Culture et du Tourisme.

A une époque où la culture populaire coréenne passe pour une valeur commerciale sûre, notamment en Asie – l'exemple des séries télévisées vient évidemment à l'esprit – , on assiste également à un début d'engouement pour le *Korean style of life*. Et ce bien sûr à l'étranger, mais aussi à l'intérieur même du pays où les gens découvrent avec plaisir et fierté la possibilité de communiquer avec les autres cultures à travers ce qui constitue leur quotidien ou s'éveillent à l'urgence de sauvegarder leurs propres traditions. La cuisine, l'architecture, la mode, la langue, le papier et la musique sont autant de domaines dans lesquels le gouvernement coréen souhaite exporter l'originalité de la tradition nationale. Nous présentons dans ce numéro les trois premiers. Ce choix pourrait paraître arbitraire s'il ne nous revenait en mémoire que, dans le discours traditionnel coréen, *ui* (l'habit), *sik* (la nourriture), *ju* (l'habitat) sont considérés dans l'ordre – « se vêtir » vient avant « s'alimenter » – comme les éléments les plus indispensables à la vie humaine.

Photo : Lee Joung-gen

HANSIK

HANOK

HANBOK

Photo : Bang Moon-soo

HANSIK

LA CUISINE CORÉENNE

Peut-on parler de la culture coréenne sans parler de sa cuisine ? La réponse est on s'en doute négative, non seulement parce qu'elle est à la fois riche et originale, mais aussi parce que la question de l'alimentation occupe une place essentielle dans la vie quotidienne des Coréens. Le nombre des restaurants a de quoi surprendre quiconque voyage dans ce pays, sans parler des gargotes ou des boui-boui ou encore des célèbres *pojang macha*, ces étals installés sur un chariot posé sur un bout de trottoir et protégé par une bâche. Si vous n'avez pas la chance de voir tout cela de vos propres yeux et de humer les odeurs de cuisine qui parfument l'air, il suffit, pour s'en convaincre, de regarder un film coréen ou même de lire un roman coréen où, quel que soit le sujet, on assiste à au moins une scène de repas.

En ce sens, *Daejanggeum* a été une aubaine pour le secteur culinaire jusque-là exclu de la mode coréenne nommée *Hallyu* que l'on observe depuis quelques années dans les pays asiatiques. Diffusée en 2004 en Corée, cette série télévisée a été reprise par de nombreuses chaînes étrangères. Cette fiction s'inspire d'un personnage qui a réellement existé et met en scène la vie d'une jeune fille qui, suite à un malheur frappant sa famille, se retrouve à la cour royale de Joseon dont elle devient avec le temps la cuisinière et le médecin. D'épisode en épisode, les téléspectateurs assistent au déroulement de fastes culinaires.

Le feuilleton a provoqué un tel enthousiasme que les Coréens se sont mis à étudier la possibilité d'exporter leur cuisine et de la rendre aussi célèbre que ses homologues chinoise, japonaise ou thaïlandaise. Il est vrai que ses vertus diététiques attirent de plus en plus d'amateurs soucieux de « manger sain » et de prévenir ainsi les maladies de la société moderne telles que l'obésité ou l'hypertension. Lors de la coupe du monde de football en 2002, la presse japonaise avait déclaré que le secret de la force physique de l'équipe coréenne se trouvait dans le *gimchi*, cette préparation de choux et autres légumes fermentés dans un assaisonnement à base de piments qui constitue un élément indispensable pour toute table coréenne. Au Japon encore mais aussi aux Etats-Unis, on loue également l'efficacité de ce mets dans la prévention du SRAS (syndrome respiratoire aigu sévère). Tout ceci a contribué à susciter un vif intérêt pour la cuisine coréenne.

Des restaurants coréens, il y en a partout dans le monde, et même en assez grand nombre suivant les régions, et certains d'entre eux sont relativement connus. Ainsi Uraeok situé dans le quartier de Soho à New York s'est fait connaître en proposant une gamme de plats coréens mais dans un style adapté au goût local. Ce restaurateur a par exemple installé un bar dans l'établissement, découpé la carte en potages, salades, hors-d'œuvre, plats de résistance, et desserts, et recruté uniquement des serveurs d'origine américaine. A Londres, le restaurant coréen Ran fondé par un maître queue japonais et l'acteur Robert de Niro, séduit les Anglais avec des saveurs épicées autrement plus subtiles que celles de la cuisine thaïlandaise déjà très appréciée dans le monde entier. Il propose des plats traditionnels coréens tels que galettes aux poireaux, vermicelles aux légumes, côtes de bœuf ou encore *bulgogi*, ces fines tranches de bœuf marinées que l'on fait griller sur un réchaud à gaz posé sur la table.

Le Japon, pays de haute gastronomie, est aussi connu pour son habileté à adapter les plats étrangers au palais national. C'est ainsi qu'on y a inventé une variante du *bulgogi* et du *bibimpap*. Par ailleurs, la chaîne de restaurants traditionnels Nolbune a ouvert avec succès une dizaine d'établissements au Japon et initie les habitants à la vraie cuisine coréenne avec au menu *bibimbap*, marmite de riz couronné de légumes et d'œuf que l'on mélange avec de la sauce de piment, ou soupe épicée aux poireaux et à la viande, etc.

On ne peut sans doute pas nier qu'une certaine tendance à la standardisation du goût a permis à la cuisine coréenne de voyager hors de son pays d'origine. D'autre part, depuis que le *gimchi* est apprécié dans le monde entier, on trouve partout – et ce même en Corée – des recettes modernisées, généralement moins épicées qu'elles ne devraient l'être.

Il va de soi, cependant, qu'en dépit de cette mondialisation culinaire, une cuisine doit préserver ses saveurs traditionnelles et son savoir-faire. La France, par exemple, a exporté sa gastronomie de manière progressive en commençant par les plats les plus simples. Les Japonais ont aussi réussi à faire une percée un peu partout sur le globe, en gardant les ingrédients de base de leurs plats et en se contentant de simplifier leur préparation.

La cuisine est directement liée à l'image de son pays d'origine parce que quand on l'exporte, on « vend » en même temps sa culture et sa philosophie. Ainsi, les spaghettis, et les sushi et sashimi, n'ont-ils pas contribué respectivement à donner dans le monde une image positive de l'Italie et du Japon ?

Yoon Hyun-young, Park Sung-youn

Gujeolpan, les neuf délices coréens

Bibimbap

Samgyetang

Bulgogi

Les trois plats préférés des Coréens

Gimchi jjigae : il semblerait que cette soupe au *gimchi* soit de loin le premier plat national, que ce soit chez les familles ou dans les restaurants. On varie de plus en plus le plaisir en diversifiant les ingrédients ajoutés.

Galbi : la côte de bœuf grillée avec une marinade à base de sauce de soja constitue un des premiers choix des Coréens dans les restaurants. Le seul bémol, c'est le prix relativement élevé de ce plat.

Tteokbokki : autrefois considéré comme un en-cas pour adolescents, ces bâtonnets de pâte de riz baignant dans une sauce au piment figurent aujourd'hui sur les cartes les plus huppées. Bel exemple de *fusion food*, *tteokbokki* se prépare désormais avec une sauce au piment agrémentée d'ingrédients inattendus tels que… du fromage.

Les trois plats coréens préférés des non-Coréens

Bibimbap : ce succulent plat de riz, de légumes variés et éventuellement de viande que l'on mélange – d'où le nom qui signifie « riz mélangé » – avec une sauce au piment constitue le repas diététique par excellence. Depuis qu'il est servi à bord des vols de Korean Air, il a connu un essor fabuleux. La recette étant assez souple dans son application, le goût varie considérablement suivant les adresses.

Samgyetang : goûteux et nourrissant, le poulet farci de ginseng et de riz, et mijoté en entier, déjà très apprécié des étrangers, est par ailleurs promis à un bel avenir grâce à la popularité grandissante de la racine aux vertus innombrables qu'est le ginseng.

Bulgogi : ces fines tranches de bœuf qu'on laisse macérer un peu dans une marinade salée / sucrée (contenant sauce de soja, ail, graines de sésame, poireaux, sucre) font le bonheur des Japonais. C'est un des plats les plus courants dans les restaurants coréens en dehors de la Corée. Dans certains endroits, les clients font griller la viande sur un réchaud à gaz installé sur leur table et ce rituel ajoute à leur plaisir.

Yoon Hyun-young, Park Sung-youn

Im Jiho, un cuistot écolo

Photo : Cho ji-young

« Il paraît que, contrairement aux Coréens, aux Chinois ou aux Japonais, les Occidentaux ne peuvent pas sentir le goût de l'aminoacide qui se trouve dans la sauce de soja. Cela ne les empêche cependant pas d'apprécier les plats asiatiques, sans doute grâce à l'harmonie qui les caractérise. La cuisine coréenne est l'exemple même de cette harmonie. »

Un jour, à New York, Im Jiho a dû improviser un repas pour une personnalité importante et ses convives. Il a couru à Central Park pour cueillir des herbes. Une fois rentré, il les a cuisinées et le résultat a ravi des convives pourtant difficiles à satisfaire.

Le talent de Im Jiho est mondialement connu. Il a même déjà fait la couverture du magazine américain *Food Art*. Au salon du Tourisme de Stuttgart en 2005, les gens faisaient deux ou trois heures de queue pour goûter aux plats qu'il préparait. Le plus étonnant, c'est que cet homme n'a aucune formation professionnelle. Après avoir quitté tôt le giron familial, il a erré, dit-il, « comme le vent », savourant les joies de la nature. Il allait travailler dans un restaurant chaque fois qu'il avait besoin d'argent et c'est sur le tas qu'il a acquis son savoir-faire culinaire. Il a été responsable d'une cantine pour deux cents ouvriers sur un chantier de construction au Moyen-Orient. Il a surtout appris au cours de son existence nomade à faire avec ce qu'il trouvait. « Naturaliste », c'est ainsi qu'il se qualifie. Il emploie tout autant des ingrédients naturels – fruits, racines, herbes, graines – que des condiments tels que différentes sortes de pâtes et de sauces de soja, et des fruits et légumes fermentés.

« Le point fort de la cuisine coréenne, c'est qu'elle est née de la rencontre entre les énergies de la nature -c'est-à-dire du soleil, du vent et de l'air-, et de l'homme. » Selon Im Jiho, le secret de la cuisine coréenne se trouverait par exemple dans la jarre contenant des condiments que pendant des années notre mère enterre, déterre, expose pour l'enterrer à nouveau. Et c'est de cette manière qu'il fabrique ses sauces et ses légumes marinés.

Le restaurant coréen Sandang, qu'il a ouvert il y a huit ans, n'affiche pas comme il est d'usage la carte sur un mur du restaurant, mais seulement des mots comme « nature », « ciel », « eau ».

« Celui qui mange est heureux, mais celui qui cuisine le repas l'est aussi. Il n'y a pas de différence entre eux. Quand je prépare un plat, je m'identifie quasiment à celui qui va le consommer. » La cuisine est pour Im Jiho un art qui consiste à créer avec amour une harmonie.

Lee Myung-ah

Photo : Lee Joung-gen

HANOK LA MAISON CORÉENNE

Il restait dans les villes coréennes des années 1960 un assez grand nombre de maisons traditionnelles, mais beaucoup ont été sacrifiées au processus de modernisation mis en place par le gouvernement. Considéré comme anachronique, le *hanok* était sans défense face à la logique économique et à la priorité donnée à la rationalité. Dans les écoles d'architecture coréennes, il était traité comme une relique et non comme un modèle de construction possible. En dehors des aînés de certaines vieilles familles qui héritaient de la demeure familiale avec le devoir de la préserver, seuls les *chaebol*, quelques étrangers amoureux de la tradition de leur pays d'adoption ou des moines bouddhistes les habitaient encore.

Aujourd'hui, on ne compte plus beaucoup de ces maisons anciennes et, pour la plupart des gens, le *hanok* est surtout un symbole du passé que l'on rencontre dans les musées, les villages folkloriques ou encore dans les séries télévisées. Peu de Coréens hélas sont aujourd'hui capables de visualiser avec précision le décor lorsqu'ils lisent le célèbre roman fleuve de Pak Kyong-ni, *Toji* (La Terre), grande saga qui se déroule à la fin du 19e siècle.
Des idées reçues sur le *hanok* courent toujours et concernent par exemple le manque de confort et des frais d'entretien élevés. On dit que la main d'œuvre pour les travaux de charpente est devenue trop chère. Mais en même temps, la mode du *well-being*, c'est-à-dire du « bien-être », fait rage depuis quelques années et les Coréens, autrefois qualifiés de fourmis ayant accompli le « miracle du fleuve Han », s'intéressent de plus en plus à une qualité de vie qui serait digne de la 11e puissance économique mondiale. C'est ainsi qu'on redécouvre en Corée l'aspect écologique du *hanok* ; un habitat respectant davantage l'environnement et des matériaux réutilisables y sont devenus de nos jours des sujets de préoccupation importants. Cette nouvelle tendance accompagne les nombreuses interrogations portant sur les énormes complexes d'appartements qui sont devenus entre temps la principale forme d'habitat dans le pays. Ainsi, les Coréens s'inquiètent de plus en plus de nos jours de la pollution, des nuisances sonores, de l'insécurité, des quartiers mal fréquentés, de la destruction de la nature, etc.
Peu à peu, l'individu devient plus important que le groupe et une prise de conscience à propos de la vie et de l'environnement fait désormais partie intégrante de la définition même de l'identité.

Certes, les nouveaux appartements bénéficient de tous les progrès technologiques et les prix ne cessent de flamber à Séoul, notamment sur la rive sud, mais la révolte contre l'entassement conduit une partie de la population à délaisser les grandes agglomérations et à retourner à la campagne pour

Photo : Lee Joung-gen

y construire des maisons en bois ou en terre. L'entreprise est parfois coûteuse et le résultat présente des inconvénients surtout au niveau du confort, mais la maison traditionnelle prend davantage en compte les exigences d'une vie saine puisant son énergie dans la nature.

Par exemple, ce type de maison respire grâce à son toit incliné se prolongeant en auvent qui évite un ensoleillement direct. Dans l'espace ainsi protégé se crée une circulation d'air particulière, qui atténue à la fois le froid et la chaleur. La climatisation est parfaite grâce d'une part au *ondol*, système de chauffage par le sol, et d'autre part au *maru*, cet espace ouvert qui relie les pièces et sert de transition entre l'intérieur et l'extérieur. La température et l'humidité s'adaptent plus facilement aux besoins du corps que dans une structure en béton.

L'exemple des « écoles alternatives », apparues il y a quelques années avec pour but de donner une éducation différente aux enfants coréens surmenés – éducation qui se veut plus imaginative et créative – est assez intéressant. Certains de ces établissements optent pour un local à l'ancienne qui permet aux élèves d'être plus près de la nature, ou tout au moins d'échapper à un cadre de vie bétonné.

Certains points qui ne correspondent plus au mode de vie actuel appellent bien sûr des corrections, comme par exemple le manque de communication entre la cuisine et le reste de la maison. Dans le double souci de généraliser et de moderniser le *hanok*, les autorités coréennes et les professionnels ont fixé d'un commun accord quelques principes : la préservation de l'esprit originel, la formation de la main d'œuvre, le recours aux techniques modernes, l'invention de nouveaux types d'immeubles. Le savoir-faire ancien n'est pas perdu, mais il serait par exemple intéressant de créer des modèles plus adaptés à la vie urbaine et ce avec une aide de l'Etat. Les chantiers actuels concernant le *hanok* sont gérés par le bureau du Patrimoine culturel qui se préoccupe essentiellement de sa préservation.

Des campagnes officielles ont été menées avec succès pour sauver les derniers îlots de maisons traditionnelles toujours habitées, à Séoul et dans la province de Jeolla , et différentes organisations publiques oeuvrent actuellement pour rendre un nouveau souffle au *hanok* en le rendant plus compatible avec la vie moderne.

Han Jae -su
Professeur d'architecture à l'Université Halla

Un étranger dans une maison coréenne ?

Photo : Cho Ji-young

Photo : Cho Ji-young

Philippe Tirault, consultant en ressources humaines, directeur-adjoint de Korn/Ferry International, vit en Corée depuis vingt-deux ans et aujourd'hui dans une maison coréenne traditionnelle. « Beaucoup de gens me demandent si ce n'est pas trop inconfortable. Chaque pays a une culture d'habitat et ce serait dommage de la laisser mourir. Il n'est pas impossible de préserver la tradition tout en corrigeant l'inconfort. »

La maison du Français à Gahoe-dong à Séoul est en forme de L. Couvrant une centaine de mètres carrés, elle n'est pas grande, mais il y a tout ce qu'il faut, plus une petite cour. La pièce qu'il préfère est le séjour : une baie vitrée laisse entrevoir au loin un pan du mont Inwang, derrière les lignes harmonieusement formées par les toits des maisons voisines. Cette vue l'apaise. C'est là qu'il passe la majeure partie de ses soirées, lisant ou regardant la télévision. C'est aussi dans ce petit espace qu'il écrit en ce moment un texte sur la céramique coréenne, son autre passion.

Son amour des maisons traditionnelles coréennes a commencé il y a trois ans. Collectionneur d'antiquités, il s'est intéressé à l'art coréen, aux meubles anciens, aux porcelaines, ce qui l'a amené naturellement à la maison coréenne. « Il ne faut pas croire qu'une maison traditionnelle est moins fonctionnelle qu'un appartement. Avec la même superficie, un appartement ne possède pas autant de potentiel », déclare-t-il en montrant avec amour quelques exemples du mariage entre l'esthétique et la technologie.

Jeong Hyo-jeong, Park Sung-youn

HANnOK
LE COSUU, E CORÉEN

Photo : Lee Chan-soo

Hanbok adaptés à la vie moderne.

La gamme de sacs à main Louis Vuitton signée Murakami Takashi, artiste japonais, la bague de jade de chez Cartier inspirée des idéogrammes chinois, le sac avec motif kimono de Prada… L'industrie du luxe s'intéresse de plus en plus aux cultures asiatiques traditionnelles, mais la Corée est étrangement et malheureusement absente.

D'ailleurs, il n'y a pas que le luxe qui se laisse séduire par l'Asie ; ainsi il n'est pas difficile de croiser des kimonos dans les films occidentaux comme par exemple *La Guerre des étoiles* ou *Kill Bill.*

Dans ce contexte, un cliché du sommet de l'APEC de 2005 qui s'est tenu à Busan a fait sensation. Il représentait les chefs d'Etat en *durumagi,* manteau coréen traditionnel. Beaucoup de Coréens ont été sensibles à cet instantané qu'on pourrait qualifier d'historique et qui montrait au monde entier la beauté du costume coréen.

Le *hanbok* avait commencé à être présenté en dehors de son pays d'origine il y a à peine dix ans et ce grâce à Lee Young Hee [voir l'interview parue dans *Culture coréenne*, n° 73]. La première couturière coréenne à participer au salon du prêt-à-porter à Paris en 1993 a présenté, depuis, ses collections dans une vingtaine de manifestations de ce type. Elle a ouvert un musée en 2004 à New York, contribuant ainsi à y faire connaître le costume coréen. Elle a su fasciner les Occidentaux en multipliant les variantes du modèle classique, comme par exemple une simple jupe sans la veste-boléro, un gilet brodé que l'on peut enfiler par-dessus un T-shirt, une veste en tissu traditionnel comme le lin. Elle a aussi réussi à confectionner de superbes habits à partir de la tenue de *gisaeng*, la courtisane-artiste d'antan, jusque là méprisée et dont la caractéristique est la large bande de la jupe visible sous la veste-boléro.

En 2005, le costume coréen a fait l'objet d'une mise en valeur lors du centenaire du salon international du prêt-à-porter à Paris. On a pu y voir des créations des couturiers coréens les plus célèbres comme Lee Ree Za, Kim Young Suk, mais aussi celles de leurs confrères français qui ont accepté pour l'occasion de s'inspirer du design coréen. Grâce au travail de ces remarquables artisans, le *hanbok* a pu retrouver son nom sur la scène internationale et se débarrasser de l'appellation humiliante de « kimono coréen » longtemps en cours en Occident.

Bien qu'il marque des points à l'extérieur, le *hanbok* reste plutôt mal aimé dans la Corée moderne. Le succès des séries télévisées coréennes en costume a suscité en Asie un intérêt particulier pour le costume coréen, mais les Coréens eux-mêmes le considèrent toujours comme une tenue réservée aux grandes occasions. Certes, il faut du temps pour le mettre et l'enlever et le confort n'est pas absolu. Mais ce n'est là qu'un prétexte, car on constate que le kimono – qui n'est pourtant pas plus pratique – est beaucoup plus présent dans la vie quotidienne des Japonais que le *hanbok* chez les Coréens. On peut bien sûr réfléchir sur la possibilité de l'adapter à la vie moderne, avant de penser à le faire connaître à l'étranger. La tendance actuelle est de lui conférer l'aspect pratique d'une tenue moderne.

Il faut en tout cas essayer de préserver ce qui fait le charme de ce costume comme les courbes discrètes de la jupe et des manches. En cherchant l'harmonie dans les couleurs, il est sûrement possible de trouver des designs originaux et de les imposer en recourant à divers supports tes que le cinéma, les jeux, les sports...

Yoon Hyun-young, Park Sung-youn

Commentaires des stylistes du hanbok

Q. Pourquoi les Coréens ne portent-ils plus leur costume traditionnel ?

Park Sul-nyeo : On dit souvent que c'est parce qu'il n'est pas pratique. Mais le problème, c'est surtout l'ambiance sociale. On a finalement très peu d'occasions de se vêtir de cette façon. Une robe du soir occidentale n'est pas plus confortable, mais elle est portée plus souvent.
Greta Lee : J'ai créé il y a huit ans l'Association des amoureux du *hanbok* pour inciter les gens à le porter. Mais ce travail n'a pas été très fructueux. Le problème, c'est qu'il ne suffit pas d'endosser l'habit, il faut aussi par exemple une coiffure qui aille avec. C'est un costume qui exige par ailleurs une certaine tenue que l'on n'acquiert pas du jour au lendemain. Les gens pensent aussi qu'il est cher, alors qu'en vérité il n'est pas plus coûteux qu'une tenue occidentale de qualité. Son prix relativement élevé s'explique aussi par l'étroitesse du marché actuel.

Q. En tant que spécialiste, comment définissez-vous le hanbok *?*

Park : Quand on l'essaie, on est agréablement surpris par le sentiment de bien-être qu'il procure. Vous allez à une soirée, vous pouvez manger autant que vous voulez sans vous soucier de la proéminence de votre ventre que l'ample jupe cache parfaitement. En plus, les coupes et les couleurs délicates ont de quoi attirer l'attention des gens. L'avantage du hanbok, c'est qu'il offre une grande possibilité d'adaptation en fonction de la silhouette des gens. Certaines femmes se plaignent de la largeur excessive des manches ou de la longueur de la jupe, mais ce sont là des détails qu'on peut tout à fait améliorer.
Greta Lee : Confectionner un hanbok demande beaucoup de soins. A priori, la forme ferait penser qu'il est assez simple à fabriquer, mais pour qu'il soit vraiment beau, il faut soigner particulièrement les détails comme le col ou les manches.

Q. Quel est l'état du marché du hanbok *en Corée ?*

Cho Hyo-sun : La santé de ce marché n'est pas très bonne. Les chercheurs disent que c'est parce que le *hanbok* n'a pas su s'adapter au 21e siècle. Il manque un regard moderne sur l'objet. L'habit tout comme l'eau a besoin d'un courant. C'est ce qu'on appelle la mode. Mais le *hanbok* semble stagner depuis 1950. Il existe très peu d'efforts créatifs destinés à l'ajuster au goût contemporain et c'est pourquoi la plupart des gens pensent que le *hanbok* n'est qu'une tenue de cérémonie.

Q. Il y a ce qu'on appelle un hanbok *quotidien.*

Cho : Bien sûr. On l'a vu naître dans le cadre de la campagne officielle des *hanbok* dont le confort a été amélioré. Mais il y a aussi le fait qu'ils sont trop marqués politiquement car ils ont été portés par les étudiants militants pendant le mouvement pour la démocratisation dans les années 1980. Par ailleurs, on a tellement précipité sa popularisation que l'on n'a pas pris le temps de réfléchir sur le design ou la matière. Il y a eu une époque où les « *hanbok* améliorés » ressemblaient plutôt à une tenue de travail, alors qu'à l'origine c'est un costume très esthétique. Cela n'a pas dû aider les gens à se familiariser avec les costumes de leurs ancêtres.
Lee : Il faut louer tout effort allant dans le sens de la modernisation, dans le mesure où elle consiste à mettre en valeur les avantages et à corriger les inconvénients. Mais à force de simplifier, on a produit des tenues qui ne ressemblaient plus à rien. Certes, ce n'est pas facile d'industrialiser la fabrication des *hanbok*, mais il faut respecter certaines choses. La beauté, c'est la première qualité d'un vêtement.
Kang Eun-Jin : Cela dit, ces « *hanbok* améliorés » évoluent vite. Au début, on se souciait surtout de fabriquer un habit confortable, mais aujourd'hui la tendance est d'apporter au *hanbok* une touche occidentale. Tout en gardant la beauté du costume traditionnel, on améliore ainsi sa résistance et son aptitude à protéger du froid.

Yoon Hyun-young, Park Sung-youn

Photo : Bang Moon-soo

La femme coréenne, un astre aux mille reflets

Par André Fabre
Professeur émérite de l'Institut national des langues et civilisations orientales
et de l'Université de Qyzyl Orda du Kazakhstan

Avant de parler de la femme coréenne, il ne serait pas peut-être inintéressant de rappeler une histoire ancienne.

On dit qu'autrefois, un général coréen convoqua ses troupes et leur donna cet ordre : « Que tous ceux qui ont peur de leur femme fassent un pas en avant ! ». Tout le monde s'exécuta excepté un soldat. Ravi et intrigué, le général se précipita vers lui pour le féliciter. « Vous savez, mon général, répondit le militaire, je ne fais qu'obéir aux consignes de mon épouse : se tenir toujours à l'écart des mouvements de foule. » Outre que cette « blague » montre que les Coréens savent rire d'eux-mêmes, elle laisse entendre aussi que, dans un pays aussi confucéen que celui du Matin calme, les femmes n'étaient pas si soumises que ça et avaient leur mot à dire. Ajoutons, pour étayer notre propos, qu'il existe dans la langue deux mots : *aecheoga* 애처가 愛妻家 : « celui qui aime sa femme » et *gongcheoga* 공처가 恐妻家 : « celui qui la craint ». N'empêche que si beaucoup d'hommes craignaient ou « aimaient » leur femme, les pauvres « femelles » jouissaient d'un préjugé défavorable si on en juge d'après le célèbre proverbe :

암닭이 울면 집안이 망한다 (*amdalg-i ul-myeon jipan-i mangha-n-da*)
« Si la poule chante, la maison court à sa ruine ».
Proverbe machiste qui remonte à…Confucius.

Mais, si on dit en France qu' « il ne faut pas se fier à l'eau qui dort », on pourrait dire en Corée qu' « il ne faut pas se fier à la poule qui ne chante point ». Dès l'époque ancienne, la femme coréenne sous des dehors humbles et soumis, a su se tailler sa place dans la société. Traditionnellement, elle était la 집사람(*jip saram*) « la personne de la maison » et jouait le rôle de ministre de l'intérieur du ménage. Le mari, lui, était le 바깥 양반 (*baggat yangban*), le « gentilhomme de l'Extérieur », c'est-à-dire le ministre des Relations extérieures qui s'occupait de faire le lien entre son foyer et le monde extérieur. Concrètement, cela signifiait que, dans de nombreux cas, c'était l'épouse qui tenait les cordons de la bourse et on dit qu'il y a encore des maris qui remettent leur salaire à leur femme et que c'est elle qui décide de l'argent de poche qui lui est accordé.
Depuis quelques années, il y a souvent deux salaires au lieu d'un dans la famille coréenne, car les *Salary Women* ou les *Corporate Women* sont de plus en plus nombreuses. En outre, d'après une de mes égéries, « la femme coréenne se marie de plus en plus tard et fait de moins en moins d'enfants… La Corée est un des pays d'Asie où le taux de natalité est le plus bas et le taux de divorce le plus haut ».

Il faut dire que la femme coréenne a, non pas suivi, mais accompagné l'homme dans les bouleversements économiques et sociaux qui, en quelques décennies, ont projeté la Corée du statut de pays sous-développé au rang de 11ème puissance économique mondiale. S'il y a toujours des mères de famille au foyer, il y a aussi, comme on vient de le dire, des *Salary Women,* des cadres et des femmes d'affaires…qui ont joué une part non négligeable dans l'essor du pays.
D'après certaines études, la femme coréenne est « féminine, chaleureuse, tendre et gentille » et ces qualités « domestiques et traditionnelles » les aideraient mieux que les hommes, coincés dans leur machisme, à se mettre au service des « exigences managériales modernes ». Cela n'a rien d'étonnant et je ne suis pas le seul à avoir remarqué que les contacts avec les femmes en Corée sont plus faciles qu'avec les hommes et que, souvent, on obtient d'elles des informations plus fiables et plus spontanées. Il ne faut pas oublier non plus la *yeogong* 여공 女工, l'ouvrière sud-coréenne qui a acquis son indépendance en travaillant en usine. Enfin, certaines femmes possédant des situations de haut niveau préfèrent rester célibataires, la trentaine passée, pour ne rien perdre de leur autonomie et de leur liberté. [1]

Deux articles récents du journaliste japonais Norimitsu Onishi montrent de façon éloquente comment les femmes coréennes modernes font bouger les choses.[2] En effet, elles sont de plus en plus nombreuses à s'élever contre le rite machiste du 회식 (會食) « aller manger ensemble », prolongation

« festive » de la journée de travail et sorte de divertissement en trois actes : Acte I : on mange de la viande grillée dans un restaurant en la faisant « descendre » au *soju* (« alcool qui brûle ») ; Acte II on poursuit dans un « *Beer Hall* », à la bière bien évidemment ; Acte III on termine au whisky dans un *noraebang* (« pièce à chanter », équivalent coréen du *karaoke*). Eh bien, il s'est trouvé récemment une employée, menacée par son patron qui trouvait qu'elle ne buvait pas assez -ce qui d'un point de vue mâle est un manquement à la politesse et au respect de la hiérarchie-, pour l'attaquer en justice. Et elle a gagné. La Haute Cour a déclaré que forcer un employé à boire était illégal, le patron a été accusé de « violation de la dignité humaine » et la plaignante s'est vue accorder un dédommagement de 32.000$. Comme quoi dans les bateaux ivres coréens, les souris quittent le navire en dansant.

Plus sérieusement, dans de nombreuses compagnies, les employées ont envoyé des délégations se plaindre de telles pratiques. Et maintenant, on va plutôt dans un restaurant italien, thaï (ce qui coûte moins cher), ou voir un film ou une comédie musicale.

C'est là un témoignage du rôle de plus en plus important des femmes dans les changements sociaux du pays. Et justement, l'un de ces changements sociaux est que, maintenant, hommes et femmes vivent et travaillent ensemble. Elle est loin et révolue l'époque des années 1960 où, les dimanches ou jours de fêtes, les hommes et les femmes sortaient en bandes, mais chacun de son côté. De même le spectacle d'une famille se promenant ensemble ou dînant dans un restaurant est relativement récent.

Malgré tous ces changements, l'accès de plus en plus important des femmes au travail, l'envol des divorces, la famille reste une valeur de base de la société coréenne moderne et beaucoup de jeunes filles veulent se marier avant trente ans. Il y a même ce qu'on appelle en *konglish* du *sogaeting*, c'est à dire des réunions dans des cafés ou des restaurants pour se présenter (*sogae*) et, éventuellement trouver le partenaire idéal. Vu également l'amour des Coréens pour les enfants et le souci de leur bonne éducation, ils ne reculent devant aucun sacrifice et, souvent, les mères renoncent à leur travail pour mieux élever leur rejeton. Elles sont en cela « aidées » par certaines compagnies qui les reprennent après leur congé de maternité… mais avec un contrat transformé en CDD.

« Féminine, chaleureuse, tendre et gentille », mais aussi bosseuse et revendicative, que de facettes ! Quand je pense à la femme coréenne, je pense au *Weorin cheon-gang ji gok* (« Les reflets de la lune sur les mille rivières »), un des premiers classiques en langue coréenne édité en 1443 et consacré à des épisodes de la vie du Bouddha. La femme coréenne, les femmes coréennes sont comme autant de reflets sur les mille cours de l'existence. Et chacune d'entre elles en possède plusieurs. Prenons, à titre d'exemple, deux musiciennes classiques actuelles: Sumi Jo et Han-Na Chang. Sumi Jo est une soprano colorature d'exception. Le visage est d'une beauté paisible, le sourire discret, le regard doux, mais, on devine derrière le miroitement des prunelles une volonté inflexible, passage obligé vers le succès mondial. Quant à Han-Na Chang, violoncelliste, elle interprète -sur l'un de ses disques- Chostakovitch, accompagnée par le London Symphony Orchestra (CD EMI Classics). Sur la première de couverture du CD, elle pose « à la Carmen », une main sur la hanche, le regard bien droit et conquérant. Et sur une autre photo intérieure, on la voit appuyée nonchalamment sur son avant-bras gauche, le visage détendu et souriant, le regard moins « poseur » ; plutôt une invite à une tasse de thé au gingembre. La aussi, derrière une apparente décontraction, se cache un fort tempérament, car il en faut pour devenir concertiste. Cette force semble d'ailleurs le trait dominant des Coréennes. A commencer par la première d'entre elles : la mère de Dan-gun, le premier Coréen d'après la mythologie nationale. N'était-elle pas une ourse qui, pour devenir femme puis mère, accepta, pour plaire à Hwang-ung, le fils du dieu du Ciel qui sera son futur mari, de rester cent jours au fond d'une caverne avec pour régime imposé de l'armoise et de l'ail? Histoire qui ne manque pas de piquant…comme les Coréennes. On est naturellement séduit par leur naturel et leur aisance. Elles n'ont pas peur de vous regarder droit dans les yeux, alors que dans des capitales voisines, quand on sent un regard se poser sur soi et qu'on lève les yeux, on se heurte à un mur de visages fermés. Il n'a d'ailleurs pas fallu attendre l'époque moderne pour trouver des exemples de talent. Je pense essentiellement à la poétesse Hwang Jin-i (XVI^{ème} siècle) ou, dans un registre plus grave, à Yu Kwan-sun, la « Jeanne d'Arc coréenne » héroïne et martyre du mouvement pour l'indépendance de la Corée du 1 mars 1919, morte en prison après de longs mois de torture.

Sumi Jo : un sourire du Matin calme, mais avec du caractère !

Malheureusement, ces diverses facettes de la femme coréenne moderne sont souvent mal perçues par les étrangers, à commencer par les Français.

Les Coréennes ont l'avantage de briller de mille reflets, mais elles souffrent aussi de mille stéréotypes, de mille erreurs d'interprétation. Les Coréennes savent se montrer gentilles, accueillantes, discrètes, mais elles ont leur personnalité qui ne se dévoile pas immédiatement, surtout dans un pays où traditionnelle-

La célèbre Hwang Jin-i au temps de sa splendeur (à gauche) et interprétée à l'écran, en 2007, par Song Hye-kyo dans le film de Jang Youn-hyun (à droite).

ment « le moi est haïssable » aussi bien pour les hommes que pour les femmes. Et ceci peut être source d'interprétations erronées, de graves malentendus, voire d'échecs, parce que beaucoup de « mâles » occidentaux ne verront dans les femmes coréennes que des poupées, l'incarnation de stéréotypes distillés par les racontars, les vantardises et les revues depuis leur plus tendre enfance.

« Ne vous tenez pas droite, restez courbée ! Ne marchez pas, trottinez ! Ne riez pas, pouffez ! »Tels étaient les conseils qu'un magazine féminin, en veine d'ironie, dispensait il y a quelques années à certaines de ses lectrices qui se plaignaient de la fascination de leurs maris pour les Asiatiques. Les Coréennes pouffent encore de nos jours, mais c'est un « geste social », bien codifié, destiné à évacuer les tensions que pourrait provoquer une situation pas forcément grave d'ailleurs. De là à en conclure que la Coréenne est enfantine, écervelée, il n'y a qu'un pas, malheureusement allégrement franchi par certains.

La récente diffusion à la télévision de « L'Arc » (*Hwal)*, film de Kim Ki-duk (2006) illustre bien l'abîme qui peut exister entre la réalité coréenne et la façon dont elle est perçue à l'étranger. Dans ce film, un vieux marin vit sur son bateau avec une adolescente qu'il a recueillie et dont il veut faire sa femme. L'héroïne ne connaît du monde extérieur que les rares pêcheurs du dimanche que le vieux marin amène à son bord. Souvent, à la demande de ses « passagers », il leur prédit l'avenir d'une façon assez curieuse. La jeune fille se balance le long de la coque où est peinte une image du Bouddha et le loup de mer tire quelques flèches en prenant bien soin de ne pas blesser sa promise. C'est elle qui retire les flèches et qui, d'après leurs points d'impacts, chuchote à l'oreille de son protecteur la réponse de l'oracle. Un jour, arrive sur le bateau un « ange bleu en jean » [3] dont elle tombe amoureuse. Le patron du bateau comprend alors que ses espoirs de vie conjugale sont finis. Il célèbre néanmoins la cérémonie de mariage en observant les moindres rites, mais, au lieu de consommer l'union tant attendue, il se jette à la mer. Tandis que l'héroïne en chemise nuptiale et l'ange bleu en jean regagnent le continent, une flèche tombée du ciel vient se ficher dans la chemise où s'étale bientôt une tâche de sang. Deux critiques français, certainement de bonne foi, n'ont pas eu de mots assez durs pour démolir ce film.[4] Ils l'ont vu avec des yeux français : un vieux barbon vaincu qui préfère le suicide au fiasco, ce qui n'empêche pas le réalisateur de se ridiculiser par un symbolisme phallique navrant. Par bonheur, Adrien Gombeaud, spécialiste du cinéma coréen et fin connaisseur du pays, nous en donne une lecture plus juste et plus coréenne. Si le vieil homme se jette à la mer, c'est pour retrouver sa bien-aimée dans une vie future et continuer leur histoire d'amour interrompue dans cette vie. *« Dans la saisissante scène finale, c'est avec les cieux que, via les flèches, la jeune fille s'accouple.»* Les critiques gaulois -et combien de téléspectateurs ?- sont passés à côté de la coque du navire, à savoir des dimensions chamanique et bouddhique du film de Kim Ki-duk.

Il y aurait encore beaucoup de choses à dire sur ce film, sur les différentes façons de l'interpréter et sur son héroïne qui paraît enfantine, soumise, mais qui, une fois qu'elle a reconnu son destin, sait parfaitement changer le cours de sa vie.
C'est une Coréenne, quoi !

« Est-il vrai que les Coréennes sont faites pour l'amour ? » m'a demandé un jour quelqu'un qui devait partir séjourner là-bas. Je suis resté sans voix. De même que je me refuse à toute comparaison « coquine » portant sur les différentes espèces de « gent féminine » de par le monde. La femme coréenne, comme toute autre femme est avant tout un être humain. Et comme toute être humain féminin, il faut savoir la « déshabiller ». Pour découvrir en premier lieu son âme, sa dignité et sa sensibilité. Et là, je terminerai par le plus dur. J'ai en horreur les « gourmands » du sexe, les dons Juans de pacotille, tous ceux qui ont dans leur tête une espèce d'échelle de Richter de l'orgasme et qui voudraient savoir si les Coréennes sont « plus bonnes » que, disons, les Nivernaises, les Slovaques ou les Cappadociennes. Ceux-là, on devrait les suspendre à la coque du navire du vieux pêcheur en train de couler à la fin du film et les cribler de flèches sous le sourire impassible du Bouddha. ■

1. Marc Bosche – *Stéréotypes féminins en République de Corée*, hhttp ::://marc-bosche.pros.orange.fr du 14/05/2007
2. *For corporate Korea, party may be almost over- Women resisting pressure to drink*, International Herald Tribune, Monday, June 11, 2007, page 2; *Corking the Bottle in Corporate Korea*, The New York Times, Saturday, June 16, 2007 dans le supplément du Monde.
3.Adrien Gombeaud – *L'arc – la mélopée des flèches paradisiaques*. Voir aussi son ouvrage *Séoul cinéma*, 2006, L'Harmattan.
4.Nicolas Bardot, http://www.filmdeculte.com du 25/05/2007; Matrixa, http://www.cineasie.com du 26/05/2006 ; Jérôme Dittmar, http://www.fluctuat.net du 26/05/2007.

Premiers de Corée ou comment peut-on être parisien ?

Par Stéphane Bois, professeur de français à l'Université Hongik

Première ambassade coréenne en Occident (1883-84).
Le prince Min Yeong-ik est assis au centre (3e à partir de la gauche).

Hong Jong-u a certainement été le premier ressortissant de Joseon à vivre en France à partir de décembre 1890 et à y mener une activité. Il n'est toutefois pas le premier Coréen, contrairement à ce qui est affirmé encore de nos jours, à avoir mis le pied en Europe, en France, à Paris. Au-delà du souci scientifique de baliser la connaissance, l'attrait des « première fois », la fascination du moment inaugural, de ses vertus apéritives et imaginaires, opèrent toujours.

En 1876, est signé le traité de Ganghwa entre le Japon et la Corée, premier traité international avec une puissance étrangère dont elle n'est pas tributaire. Les portes du royaume longtemps « ermite » commencent de s'ouvrir, un peu forcées. Afin de contrebalancer l'influence japonaise, la Corée passe ensuite d'autres traités d'amitié et de commerce avec les pays occidentaux : les États-Unis et l'Allemagne en 1882, la Grande-Bretagne, l'Italie, la Russie en 1884, la France en 1886.

Celui avec les États-Unis est ratifié en 1883 et une délégation coréenne s'y rend la même année, première ambassade officielle dans un pays occidental. Composée d'une petite dizaine de membres, elle parvient à San Francisco le 2 septembre 1883 sous la conduite du prince Min Yeong-ik (1860-1914), du clan de la reine Min, alors prochinois, plutôt conservateur modéré, qui n'en est pas à sa première mission à l'étranger malgré son jeune âge. Au terme du séjour durant lequel elle traverse le pays, la délégation de Coréens se scinde. Quatre d'entre eux vont repartir directement pour la Corée le 24 octobre pour arriver à Séoul en décembre. Un autre, Yu Gil-jun (1856-1914), reste étudier au Boston College. Certainement le premier étudiant coréen aux États-Unis, et probablement en Occident, Yu Gil-jun quitte les États-Unis en juin 1885, et dans l'intervalle de l'été et de l'automne, effectue un tour d'Europe. Près d'une décennie plus tard, en 1895, il publiera au Japon où il est alors en exil son célèbre *Seoyu kyeonmun* / *Récit de voyage en Occident*, « *le premier des livres écrits par des Coréens sur les connaissances occidentales* »[1].

Lors de la dernière visite au président américain de la délégation coréenne, invitation fut faite à trois d'entre eux de prendre place sur le *Trenton* en partance pour l'Asie via la Méditerranée et Suez. Min Yeong-ik décide d'être de ce voyage et choisit pour l'accompagner Seo Kwang-beom (1859-97), secrétaire de la mission, conseiller du roi Gojong, membre non radical du « parti progressiste », ayant lui aussi déjà voyagé au Japon, et Pyeon Su (?-1891), un fonctionnaire militaire de rang mineur. À l'occasion de leur passage à Washington, l'enseigne de vaisseau George Clayton Foulk (1856-93), fort de quatre années passées en Extrême-Orient comme officier de marine où il avait appris le japonais et qui possédait des notions de coréen[2], leur sert de guide et d'interprète ; il lui est aussi accordé de retourner avec eux en Corée. Il livrera un compte rendu de leur passage en Europe dans une longue lettre au commodore R.W. Shufeldt, négociateur du traité américain, datée de février 1884.

> Contrairement à ce qui est affirmé encore de nos jours, Hong Jong-u n'est pas le premier coréen à avoir mis le pied en France en décembre 1890.

Cette ambassade n'ayant aucune accréditation officielle auprès des pays européens qu'ils vont visiter – le traité avec la Grande-Bretagne est en cours de traitement –, ses trois membres vont donc voyager en Europe à titre privé, presque en touristes.
Parti de New York le 16 novembre 1883, le *Trenton* arrive à la fin de la première semaine de janvier 1884 à Marseille. Les trois

Coréens, accompagnés de G. Foulk, du capitaine R.L. Pythian et du lieutenant Swinburne, tous deux du *Trenton*, arrivent à Londres le 11 janvier où ils passent sept jours entiers dans le capitale anglaise. Le groupe en repart pour Paris le 19 janvier. « *Le séjour à Paris fut plus radieux et plus agréable en tous points que celui de Londres* », confie Foulk. « *Nous avons visité les plus fameux endroits de la capitale et rendu visite aux ministres des États-Unis et du Japon… Les Coréens ont suscité la curiosité à Paris, comme vous pouvez l'imaginer, et le flot de reporters, qui ont rédigé les articles les plus étonnants, était presque ininterrompu.* »

Le Figaro (22/01), rubrique « À travers Paris », et *Le Temps* (23/01), rubrique « Affaires coloniales » – nous sommes en plein « événements » du Tonkin aux frontières méridionales de la Chine –, signalent l'arrivée de la délégation dans la capitale, annonçant son installation à l'hôtel de l'Athénée et la réception chez le ministre des États-Unis. *Le Temps*, réputé pour son traitement des affaires internationales, précise encore : « *On se rappelle que la Corée est, comme l'Annam, un des États tributaires de la Chine, ce qui ne l'empêche pas de conclure des traités avec les puissances étrangères, sans l'intervention de la cour de Pékin.* » L'intitulé des rubriques sous lesquelles les deux quotidiens rangent leur article éclaire sur l'intérêt porté et le ton : plus parisien et mondain du côté du *Figaro*, plus politique et international pour *Le Temps*. On retrouve ces traits distinctifs dans leurs comptes rendus suivants, plus développés. *Le Figaro* (23/01) rapporte la réception chez le ministre des États-Unis, apparemment clou diplomatique et mondain du voyage français de l'ambassade coréenne. Après une énumération des « personnalités » présentes, dont « le peintre Bonnat », la seconde moitié du compte rendu s'attache enfin aux Coréens :

« Le prince Mi-Yong-Ik [sic] – 36 ans, taille moyenne – était en tenue de voyage, grande houppelande de satin noir, chapeau de forme mexicaine, rattaché sous le cou par une double chaîne d'or. Très brun, porte lunettes. Type enlaidi du Japonais. Signe particulier : sourit toujours.

Le secrétaire, Loh-Chuang-Pom [sic], est en deuil et portait une robe toute blanche. Signe particulier : ne sourit jamais.

L'attaché – jupe noire, et, pour coiffure, une barrette assez semblable à celle de nos prêtres officiant, mais entouré d'un crêpe noir. Signe particulier : sourit de temps à autre.

On a pris du thé, et fait un bout de causerie, mi-coréen, mi-anglais. La mission séjournera huit ou dix jours à Paris. »

Ton léger, supposé spirituel (s'attend-on à de la gaîté chez une personne en deuil ?) avec la figure de l'épiphore ("Signe particulier") et les répétition-variations autour du verbe "sourire", à la limite du racisme, on s'en tient aux apparences, physique et vestimentaire, avec des comparaisons douteuses (le Mexique, le Japon, la femme – "robe, jupe" quand on pouvait parler de tunique – et les ecclésiastiques), et à une précision toute relative : on indique l'heure de la rencontre, on énumère les personnalités présentes, mais on fournit des renseignements approximatifs sur les intéressés (les patronymes, l'âge : le prince n'a pas 25 ans !). Dans ce contexte compassé de mondanités, on imagine que Léon Bonnat (1833-1922), peintre officiel de la III[e] république, et le prince Min, considéré aujourd'hui comme l'un des cinq grand peintres de bambous et d'orchidées de Joseon, n'auront pu parler pinceaux.

Le Figaro, Le Temps, signalent l'arrivée de la délégation dans la capitale. Les Coréens ont suscité la curiosité à Paris… et le flot de reporters, qui ont rédigé les articles les plus étonnants, était presque ininterrompu.

Le Temps se veut plus substantiel : il ignore la réception et préfère, le surlendemain (24/01), s'appuyer sur une entrevue du prince, « *le premier Coréen venu en Europe*[3] », accordée à un confrère du *Voltaire*, qu'il ne manque pas d'assortir de données relatives à la politique étrangère.

« Il ne semble pas qu'il [le prince] soit venu en France pour signer un traité de commerce, comme on l'a dit il y a quelques jours.

On sait que la Corée est en relations régulières avec les États-Unis, l'Angleterre, l'Allemagne et le Japon, et qu'elle a signé des traités de commerce et d'amitié avec ces puissances. Il n'a tenu qu'à nous de signer un traité identique. Au mois de juin 1882, M. Bourée, ministre de France à Pékin, avait envoyé en Corée la canonnière le Lutin avec M. Dillon, consul de France à Tien-Tsin, afin d'entamer des pourparlers avec la cour de Séoul. Le lendemain de l'arrivée du Lutin, l'amiral Wills signait le traité anglais, et les plénipotentiaires coréens demandaient des pleins pouvoirs au roi pour conclure avec la France dans les mêmes conditions qu'avec l'Angleterre. On s'était mis très rapidement d'accord sur toutes les clauses ; le roi donna son assentiment aux propositions de ses ministres, mais M. Dillon n'avait pas les pouvoirs nécessaires pour signer. Il rentra conséquemment à Tien-Tsin pour rendre compte de sa mission au ministre de France, et depuis lors les négociations n'ont pas été reprises. »

Le Voltaire, quotidien républicain moins modéré que *Le Temps*, offre un compte rendu révérencieux, positif et assez détaillé d'un entretien avec le prince (Voir encadré ci-après). Le journaliste avertit toutefois que les traductions de Foulk sont nettement plus longues que les réponses du prince. Certains passages, surprenants ou inexacts, peuvent relever de l'initiative de l'interprète, ou du journaliste. Ainsi du récit de la tentative d'enlèvement du sarcophage du père du Daeweongun : perpétrée en 1868, elle eut certes l'Allemand Ernest Oppert pour principal artisan, mais celui-ci avait pour complices, un Américain, F.-B. Jenkins et l'un des trois missionnaires français réchappés des persécutions de 1866, S. Féron sûrement inspirateur, en compagnie des chrétiens coréens qui l'accompagnaient, de cette idée ; les vandales ne finirent pas au bout de piques, mais furent jugés, pas très sévèrement, par leurs autorités respectives.

On peut aussi se demander si les précisions sur la façon de traiter les étrangers et les « ministres » qui avaient la malen-

contreuse idée de les faire ou voir débarquer, viennent bien du prince. Les gouverneurs coréens encouraient en effet des peines sévères si des étrangers venaient à fouler le sol de leur province ; les naufragés étrangers eux se voyaient généralement offrir de la nourriture en attendant d'être au plus vite redirigés vers la Chine. Le principal « souvenir » de Paris du prince coréen semble bien être « l'escamotage » de sa garde-robe, évoqué à cinq reprises dans le cours de l'article – et qui donne lieu à l'étonnante minimisation de l'action de "tuer". On peut voir, dans cette disparition, dans l'impossibilité du prince coréen d'arborer ses « *vêtements de soie et d'or de [s]on pays et de [s]on rang* », de « *se montrer dans toute sa splendeur* », une raison de l'absence – semble-t-il – plutôt surprenante[4] de son portrait dans la presse périodique illustrée telle *L'Illustration*, *Le Monde illustré*…, lesquels préféraient en ce janvier 1884 évoquer par le texte et l'image l'arrêté Poubelle sur l'enlèvement des ordures et ses conséquences sur la corporation des chiffonniers, la France et la Chine au Tonkin, les événements du Soudan, l'exposition internationale de Nice…

Alors que la kleptomanie semble encore de nos jours moins pratiquée en Corée qu'en France, le prince serait en revanche étonné aujourd'hui de constater que « *le nombre infini de besoins* » que l'on s'était créé en France a bel et bien gagné son pays – au point de peut-être même dépasser la France.

Si le prince ne manque pas d'épingler certains travers des Parisiens, de distribuer bons et mauvais points de manière assez équilibrée, le papier reste toutefois « politiquement correct ». La question coloniale n'a pas été évoquée alors que l'actualité d'alors s'y prêtait, sans parler de la participation française au sac de Pékin en 1860[5] ou du pillage de Ganghwa en 1866. Elle l'avait pourtant été, certainement pointée par l'interprète américain, en Angleterre : « *En parcourant les musées, à la vue des tributs des princes indiens et du butin du Palais d'Été de Pékin, Seo me dit : "C'est triste pour les princes indiens" et "le peuple américain est heureux parce qu'il n'a pas de pareilles choses, je pense". Je n'ai rien enjolivé, mais la note de l'Encyclopaedia à propos des dettes de l'Égypte et de ce qui en résulte ont eu un merveilleux effet sur les Coréens, tout à l'avantage de leur gouvernement et du nôtre.* » Foulk remarque que leur visite en Europe n'a pas affaibli mais, au contraire, renforcé leur impression favorable des États-Unis.

Il ressort des propos du prince Min - relatés dans *Le Voltaire* - une volonté d'indépendance tant politique que culturelle, à l'égard des voisins chinois et japonais comme des puissances occidentales, devant les réalisations desquelles il garde une distance critique…

Il ressort des propos du prince Min une volonté d'indépendance tant politique que culturelle, voire intellectuelle, à l'égard des voisins chinois et japonais comme des puissances occidentales devant les réalisations desquelles il garde une distance critique, Confucius à l'appui. C'était certainement d'ailleurs l'un des principaux objectifs de cette première mission officielle en Occident que d'affirmer la volonté d'indépendance du pays et d'une reconnaissance internationale.

De retour à Marseille, les Coréens embarquent sur le *Trenton* le 25 janvier. Après plusieurs escales, notamment en Italie, ils rejoignent, via Nagasaki, Chemulpo le 31 mai, Séoul le 2 juin 1884, bouclant ce probable premier tour du monde coréen.

Le prince Min aurait confié au ministre américain en Corée, L. Foote : « *Né dans l'obscurité, je suis sorti dans la lumière et maintenant, j'ai regagné l'obscurité. Je ne vois pas encore clairement ma voie, j'espère que ce sera bientôt.* » Dans un rapport de décembre 1884, Foulk raconte que sur la route qui les mène à Séoul, Seo lui communique sa crainte de voir le prince, « *malgré tout ce qui a été fait pour lui, et quelque bonnes qu'aient été ses intentions durant son séjour à l'étranger* », employer finalement « *son éducation confucéenne et les instincts héréditaires de sa famille* (…), *à la manière chinoise, contre le progrès occidental.* » Le fossé va en effet aller s'agrandissant entre le prince Min et les réformateurs, dont faisaient partie la plupart des membres de cette ambassade en Occident. Le « parti progressiste » fera du prince sa cible principale – manquée – lors du coup d'État du 4 décembre 1884. Ces trois « circumnavigateurs » coréens finiront leurs jours à l'étranger. Le prince Min Yeong-ik en exil politique volontaire à Shangaï où il s'adonnait à la peinture des « quatre plantes nobles », après avoir été nommé ministre coréen en Grande-Bretagne au tournant du siècle sans jamais occuper son poste. Suite au coup d'État avorté, Seo Kwang-beom et Pyeon Su s'enfuient au Japon. Le premier après dix ans d'exil retrouve de hautes fonctions gouvernementales, et sera quelque temps ministre plénipotentiaire aux États-Unis où il meurt en 1897. Du Japon, le second gagne les États-Unis et, après des études d'agronomie, devient employé au département américain d'agriculture ; il perd la vie en 1891 dans un accident ferroviaire.

Fort de sa connaissance de la culture et de la langue coréennes, George Foulk devient en janvier 1885 le principal représentant américain en Corée ; mais, malgré l'appui du roi Gojong, le gouvernement américain le rappelle en 1887, sous la pression chinoise, gêné par la ferveur de Foulk à défendre les intérêts coréens. Déçu, il démissionne de la marine et finira sa vie comme professeur de mathématiques à Kyoto. Certains historiens voient dans le renvoi de Foulk un tournant dans l'histoire moderne de la Corée : la fin de l'appui américain laisse la porte ouverte au retour de la domination chinoise avant l'emprise du Japon. La France, quant à elle, trop occupée avec son empire, restera fidèle à l'instruction de 1866 du ministre de la marine de « *ne rien entreprendre qui soit de nature à nous engager* ».

Ce voyage hors d'Asie n'a donc pas permis au pays de se revigorer de l'intérieur autour de visions et projets communs qui auraient pu mettre un terme aux éternelles luttes de factions, ni de trouver de solides appuis en Occident ; partant, il n'a pu l'empêcher de s'enfoncer à nouveau dans une suite de périodes de sujétion. ■

Les Coréens à Paris

Illustration : Yim Ji Young

L'ambassade coréenne vient d'arriver à Paris. Je me suis empressé d'aller rendre visite au prince Min Yong Ik, le représentant de douze millions de Coréens, dont aucun jusqu'ici n'était venu en Europe. De taille moyenne, le teint bistré, les yeux grands et ronds, les cheveux longs enroulés autour du sommet de la tête, les mains et les pieds petits, tel m'a apparu ce prince. Il était revêtu d'un costume de voyage à l'européenne, en cheviot[te] grise, au moment où je me suis présenté à lui dans son appartement de l'hôtel de l'Athénée. Je n'ai pu converser avec le prince que par l'intermédiaire de son attaché, l'enseigne de vaisseau George-C. Foulk, de la marine américaine, un très aimable diplomate, qui s'est efforcé de répondre à ma visite avec la meilleure grâce du monde.

– Le prince Min Yong Ik, me dit-il, est le prince impérial, quoiqu'il ne soit que le neveu du roi, car il va épouser à son retour la fille unique du souverain. Il est allé en Amérique pour conclure un traité de commerce, et une fois le traité signé, il a voulu rentrer dans son pays, en passant par l'Europe. Nous avons déjà visité Londres avec le Trenton, nous nous sommes rendus à Marseille, et nous voici à Paris pour quelques jours, pendant qu'on installe la lumière électrique à bord de la frégate. Voulez-vous poser quelques questions au prince ?

– Volontiers. D'abord je désire présenter au prince mes remerciements pour son bienveillant accueil, ensuite lui exprimer ma surprise de le voir ressembler si peu à un Chinois, et surtout de le voir vêtu à l'européenne. Ce complet bouleverse toutes mes idées sur les Coréens.

Le prince Min Yong Ik répondit en peu de mots qui firent plusieurs phrases dans la bouche de son interprète.

– Je suis enchanté, dit-il, de votre visite, monsieur. Cela me permet de dire aux Parisiens combien je les juge savants et aux Parisiennes combien je les vois jolies. – Je ne suis pas un Chinois ni un Japonais, mais un Mogol. Je ne crains rien ni personne, et je défie mes ennemis, comme je vais au-devant de mes amis. Si je ne porte pas les vêtements de soie et d'or de mon pays et de mon rang, c'est parce qu'on me les a volés à la gare de Lyon, où un individu s'était présenté pour les transporter dans ma voiture. Pour la première fois de ma vie, je porte aujourd'hui des vêtements européens. C'est commode, mais cela manque de noblesse, et le pantalon me gêne beaucoup.

– Puis-je vous demander, prince, si vous n'avez pas été chargé de proposer un traité de commerce à la France ?

– Nous avons des traités avec l'Allemagne, l'Angleterre et l'Amérique.Les Français ne nous en ont pas encore proposé. Nous n'avons jamais vu de Parisiens en Corée. C'est dommage car ils sont bien aimables. Ils ne sont pas d'une taille élevée, commes les Coréens, mais ils ont des maisons superbes. Je vous dirai que les Parisiens ont peut-être bien fait de rester chez eux, car jusqu'ici nous n'aimions pas les étrangers chez nous. Depuis quatre siècles, on leur coupait la tête quand ils s'aventuraient de notre côté, et nous empalions les ministres qui les introduisaient dans le pays.

– Et d'où provient ce changement d'attitude, monsieur le ministre, vis-à-vis de étrangers et vis-à-vis des ministres ?

– Cela tient à la rivalité qui existe entre nous et les Chinois. Ces derniers sont bien agaçants. Ils cherchent, depuis quelques années, à nous englober sous le prétexte de nous civiliser ; mais nous prétendons être tout aussi instruits et infiniment plus courageux que leurs mandarins à longue queue. Notre roi a décidé dans sa sagesse que nous nous mettrions en rapport avec les peuples qui font du commerce avec la Chine – et que nous verrions ce qu'il nous était nécessaire de faire pour garder notre indépendance et assurer l'intégrité de notre nation.

– Pourrais-je savoir ce qui vous a le plus frappé à Paris ?

– Pour vous répondre franchement, je vous dirai que c'est la façon dont on m'a escamoté ma garde-robe. Je n'aurais jamais cru que le représentant d'une grande puissance étrangère puisse être victime d'un pareil ennui. En Corée,

nous tuons, mais nous ne volons pas. (ici le prince s'écria : Kastama-fou-di, ou quelque chose de semblable).
L'interprète me dit : – C'est vrai, le prince est très irrité de cette perte, car il aurait voulu se montrer dans toute sa splendeur chez M. Morton, le ministre américain, où nous avons été faire une visite. Tel que vous le voyez, le prince sera un jour le chef de centaines de mille guerriers, armés de grandes lances et de fusils à mèches, – ainsi que d'une flotte de trois cents voiliers –. Il régnera sur un pays très riche en mines d'or, d'argent, de cuivre et surtout de charbon. La terre est si fertile qu'on se donne peu de peine pour la cultiver. Pouvant nous passer des étrangers, nous restons dans notre presqu'île et nous nous méfions des aventuriers. Il en est venu justement une vingtaine, il y a quelques années. Ils étaient tous Allemands, des chercheurs d'or. À peine débarqués, ils ont corrompu un indigène et se sont fait conduire au cimetière où était enterré le père du roi actuel. Ils sont parvenus à enlever le cercueil en or et se sont enfuis, mais nos braves guerriers les ont rattrapés et les ont ramenés au bout de leurs lances au milieu des acclamations de la foule exaspérée par ce sacrilège. Il est à regretter, conclut M. Foulk, que l'Europe soit représentée si souvent dans les pays nouveaux par de pareils individus.

– Mais, prince, en mettant de côté cet incident désagréable de la gare de Lyon, votre attention n'a-t-elle pas été fixée par quelques détails de notre vie parisienne ?

– Oh ! oui ! – Ce n'est plus du tout la même vie qu'à Han-Yang-Pehing (capitale de la Corée). Ce qui m'étonne le plus, c'est le nombre infini de besoins que vous avez à Paris et que nous n'avons pas chez nous. Ainsi, vous avez des quantités de petites boîtes traînées par des chevaux fatigués, dans lesquelles vous vous faites transporter comme des colis. Chez nous, il n'y a que les vieillards et les infirmes qui se font porter.
Ensuite vos femmes, qui sont si gracieuses et si désirables, se promènent trop seules dans les rues – et doivent exciter les appétits des hommes qui ne sont pas de leurs familles.
Tous ces hommes s'appuient sur des bâtons pour marcher, et on les voit dans les cafés, buvant toute la journée, au lieu d'aller chasser dans votre bois de Boulogne. On ne voit pas de soldats dans la ville. Et cependant je sais que la France est une grande nation guerrière. On m'a dit que tout le monde était soldat, mais qu'on ne mettait l'uniforme que les jours de fête. C'est un mauvais système, voyez-vous, car, en ne portant pas tous les jours les marques de son rang, on risque de se faire voler comme moi à la gare de Lyon. Vos églises sont belles, mais on ne voit jamais de grandes cérémonies religieuses. Chez nous, on adore Bouddha, matin et soir au ciel libre, et tout le monde se prosterne en priant à haute voix. Ici, il n'y a pas de différences entre vos églises et vos théâtres. Je ne m'amuse pas plus dans les uns que dans les autres. Il y a chez nous des acrobates bien plus forts que les vôtres, et ils opèrent en pleine rue, sans avoir besoin de tous les accessoires que vous employez. C'est une belle ville que Paris, au point de vue des maisons, de ses grands parcs et de ses monuments. C'est plus beau que nos maisons en bois, mais voici de nombreux siècles que nous nous trouvons fort bien dans nos petites maisons. Je crois que nous ne serions pas à l'aise dans vos grands édifices. – Les Japonais ont imité les Européens en beaucoup de choses, je doute qu'ils soient plus heureux que les Chinois ou que les Coréens. Confucius a dit que l'homme se rendait malheureux par les besoins qu'il se créait. Je suis tout à fait de son avis, et si nous avons signé des traités de commerce avec l'étranger, c'est bien plus pour faire comme nos voisins les Japonais et les Chinois, que par une idée bien arrêtée de la somme de bien-être que ces relations pourront nous procurer. Maintenant, si vous aimez à chasser le tigre, l'ours et le loup, venez nous voir ; il n'en manque pas dans nos grandes forêts, et vous trouverez cela plus amusant que d'aller dans vos petites voitures, et on ne vous prendra pas votre malle en arrivant.

Je trouvai que Son Excellence parlait avec beaucoup de bon sens ; on aurait dit que le prince avait lu les Lettres persanes ; je ne manquai pas de le remercier pour sa gracieuse invitation.

Je pris congé en l'assurant que je serais très heureux de reprendre cette conversation, dans un pays où les lapins sont remplacés par des tigres.

Heureux prince ! il a des idées à lui sur une foule de choses. Je l'ai quitté avec regret, car on remarquera avec moi qu'il ne m'a pas demandé ce que je pensais de la Révision ni des chiffonniers. Il doit se dire que c'est encore là des produits de notre civilisation à outrance.

Alberty, Le *Voltaire*, n°2029,
jeudi 24/01/1884, p.1 et 2

1 : Jong Ki-sou, *La Corée et l'Occident. La culture française*, Minard, 1987, p. 79
2 : Dans une demande pour rejoindre une base en Extrême-Orient, il avait fait remarquer qu'à l'exception de quelques missionnaires catholiques français, un seul étranger, le consul anglais W.G. Aston, possédait quelques connaissances du coréen, que très peu d'Américains des services gouvernementaux connaissaient le chinois, aucun le japonais.
3 . C'est oublier Antonio Correa, ce Coréen prisonnier de guerre des Japonais, acheté et affranchi par le négociant florentin Francesco Carletti qui l'emmène en 1606 dans sa ville, où celui-là serait lui aussi devenu un négociant dont les affaires ont pu un jour le conduire en France. D'aucuns voient en lui le " Korean Man " de Rubens, dessin daté de 1617.
4 . Au XIX^{e} siècle, les premières ambassades, certes officielles, siamoise (11/1860), japonaises (1862, 1864…), annamite (09/1863), chinoises (1865, 1869)… eurent bien souvent droit à la une de ces périodiques. Elles passaient aussi par les studios des photographes Philippe-Jacques Potteau, Nadar… puis à partir de 1886 devant l'objectif du prince Roland Bonaparte poursuivant cette démarche d'inventaire anthropologique chère au scientiste et impérialiste XIX^{e} siècle européen.
5 . Qui valut la fameuse lettre (25/11/1861) de Hugo au capitaine Butler, où il renversait les termes de " civilisés " et " barbares ", et qu'il terminait par un vœu : " *J'espère qu'un jour viendra où la France, délivrée et nettoyée, renverra ce butin à la Chine spoliée.* "

LA FORMIDABLE ÉNERGIE DES B-BOYS CORÉENS

Par Georges Arsenijevic et Park Jeong-Yoon

Depuis quelques années, les B-boys, jeunes breakers coréens débordant d'énergie, sont de plus en plus adulés de la jeunesse coréenne et omniprésents dans les médias. Leur passion dévorante, leur alacrité communicative, leur acrobatique technique de danse, ainsi que le rayonnement de plusieurs troupes (ou « crews ») coréennes qui ont remporté des prix importants dans les grandes compétitions internationales, ont contribué à ce que le break dance devienne un véritable phénomène social et certains breakers de véritables stars de la nouvelle génération coréenne. Ayant acquis, de par leur grosse popularité, une vraie valeur commerciale, ils jouent maintenant dans des films, des feuilletons de télévision, tournent des spots publicitaires et deviennent même les héros de jeux vidéo…

« Extreme Crew », l'une des troupes parmi les plus connues en Corée et dans le monde du break dance, avec son célèbre leader Jung Yong-Gwang (connu à l'étranger par son surnom Bboy Blond), a monté à Séoul, en décembre 2005, un spectacle intitulé « La ballerine amoureuse d'un B-boy». Cette « comédie musicale sans paroles », traitant d'une histoire d'amour entre une danseuse classique et un breaker, sur fond d'opposition entre deux mondes de la danse se fréquentant peu, a eu à Séoul un succès populaire considérable. Elle est d'ailleurs toujours à l'affiche aujourd'hui !!

Consécutivement à ce succès, une dizaine de spectacles de B-boys ont été présentés sur les scènes théâtrales coréennes. Et la réussite a, dans l'ensemble, été au rendez-vous. Parmi ces spectacles, le plus emblématique a incontestablement été « B-Boy Korea » - proposé par PMC Production- , mélange original et artistement réalisé de break dance et de musique traditionnelle coréenne.

Scène du spectacle "La ballerine amoureuse d'un B-boy".

Les premiers breakers étaient apparus à Séoul dans les années 1980 mais ils restaient, à l'époque, cantonnés dans l' « underground ». Puis, la pénétration en Corée du mouvement hip-hop, arrivé des Etats-Unis au début des années 1990, a contribué à mettre en lumière le break dance. Ainsi, les breakers ont commencé peu à peu à se faire connaître sur la scène musicale. A l'époque, ils officiaient plutôt en tant que « danseurs de fond de scène », accompagnant les groupes de hip-hop qui avaient conquis la notoriété tels « Seo Tai-ji et ses potes », « Deux », ou « Hyun Jin-young et wawa ». Ce n'est qu'en 1997 que fut créée « Expression », la première vraie troupe coréenne de break dance qui ouvrira la voie à d'autres « crews ». Ceux-ci vont surtout au départ se produire dans les clubs branchés du quartier Hongdae, le public restant essentiellement constitué d'initiés enthousiastes.

Ce n'est qu'à partir des années 2000, avec nombre de victoires remportées par les troupes coréennes dans les compétitions internationales –Battle* of the Year en Allemagne, USA Freee Style Session, UK B-Boy Championship, Red Bull BC One…–, que les breakers coréens connaîtront une vraie consécration. On assistera alors à une extraordinaire percée du break dance sur la scène artistique.

De nos jours, le phénomène des B-boys a vraiment fait tache d'huile. Il touche aujourd'hui en Corée toutes les catégories sociales et tous les âges, lycéens et étudiants côtoyant dans les salles de spectacle les hommes d'âge mur, sans oublier les nombreux touristes japonais particulièrement friands de ces spectaculaires démonstrations.

Encouragés par cette reconnaissance dans leur propre pays et d'éclatants succès dans les compétitions internationales et les festivals (Edinbourgh Fringe Festival et bien d'autres), les B-boys coréens partent actuellement de plus en plus à la conquête de publics étrangers. Ainsi, la très célèbre troupe « Last for One », qui a déjà remporté plusieurs prix importants dont la Battle of the Year 2005, a enthousiasmé les Londoniens en mars 2007 avec sa comédie musicale « Spin Odyssey », l'aventure étant appelée à se poursuivre aux Etats-Unis, au Japon et en Chine. Par ailleurs, plusieurs troupes de Corée sont, d'ores et déjà, invitées à participer à la cérémonie d'ouverture des Jeux Olympiques de Pékin en 2008, ce qui constitue à n'en pas douter une belle reconnaissance pour les breakers coréens,.

Signalons, enfin, que le public parisien va aussi avoir l'occasion de les découvrir l'année prochaine, puisque « Last for One » a été invitée à se produire du 26 au 28 juin 2008 au théâtre du Musée du Quai Branly.

* Les « Battles » sont des performances collectives ritualisées comme des combats sportifs, les groupes de danseurs s'y affrontant jusqu'à l'épuisement. ■

© PMC Production

Scène du spectacle "B-boy Korea".

30e ANNIVERSAIRE : LES TRENTE ANS DE L'AKSE À DOURDAN

Par Hervé Péjaudier
Secrétaire de l'Association Française pour l'Etude de la Corée

C'était à la France que revenait cette année d'accueillir le congrès de l'Association *for Korean Studies in Europe* (AKSE). Celui-ci s'est déroulé sur cinq jours, du 16 au 20 avril (2007), dans le cadre à la fois studieux et bucolique du centre Le Normont de Dourdan, à 55 kilomètres de Paris, et fut l'occasion de célébrer les 30 ans de ce qui est devenu aujourd'hui « la société savante européenne consacrée aux études coréennes ».

Lorsque l'AKSE fut fondée à Londres en 1977, par un petit groupe d'enseignants et de chercheurs pionniers, elle relevait d'une certaine forme d'utopie, à une époque où les études coréennes en étaient encore à un stade d'émergence. Trente ans plus tard, on peut constater que les objectifs fixés statutairement n'ont pas varié : « stimuler et coordonner les études coréennes universitaires dans tous les pays d'Europe, contribuer au développement de la connaissance de la Corée auprès d'un public élargi et encourager la coopération avec d'autres organismes engagés dans le même projet ». De ce point de vue, la progression est remarquable et Dourdan 2007 marque un nouveau record, avec près de 180 participants de 30 nationalités différentes venues de 4 continents et 130 conférences réparties sur 3 salles qui ne désemplissaient pas.

La partie scientifique fut donc des plus chargées et regroupée en 11 sections, couvrant un champ très étendu d'approches (littérature ancienne, littérature moderne, arts, bouddhisme, confucianisme, linguistique, histoire pré-moderne, histoire moderne, Corée du Nord, politique et économie, sociologie). Ces communications riches et variées furent l'occasion de rencontres et d'échanges très fructueux entre chercheurs de toutes nationalités et de toutes générations. Mais si serrés qu'ils fussent, les emplois du temps n'empêchèrent pas les participants de profiter d'un cadre champêtre inondé de soleil et de soirées particulièrement conviviales. Le moment le plus émouvant fut l'anniversaire des 30 ans de l'AKSE, en présence de six des membres fondateurs : Martina Deuchler, Werner Sasse, Boudewijn Walraven, Daniel Bouchez -qui retraça les circonstances de la fondation de l'association-, Alexandre Guillemoz, président en exercice et maître des cérémonies, et Marc Orange, qui avait extrait de trente ans d'archives 200 photos exposées dans les salles et réunies sur un CD offert à tous les participants.

Il faut remercier l'Academy of Korean Studies, sans l'aide généreuse de laquelle rien n'aurait été possible, ainsi que le Centre de Recherche sur la Corée (EHESS) pour son aide logistique, le CNRS (et particulièrement l'Equipe Corée du CNRS) pour son soutien financier, et l'équipe de l'Association Française Pour l'Etude de la Corée, qui, sous la houlette de Yannick Bruneton, fit de son mieux pour que cette semaine se déroule dans les meilleures conditions.

Il ne reste plus qu'à transmettre chaleureusement le relais à Boudewijn Walraven, nouveau président de l'AKSE et à Koen de Ceuster, secrétaire, auxquels échoie la mission d'organiser le prochain congrès à Leiden en 2009 ! ■

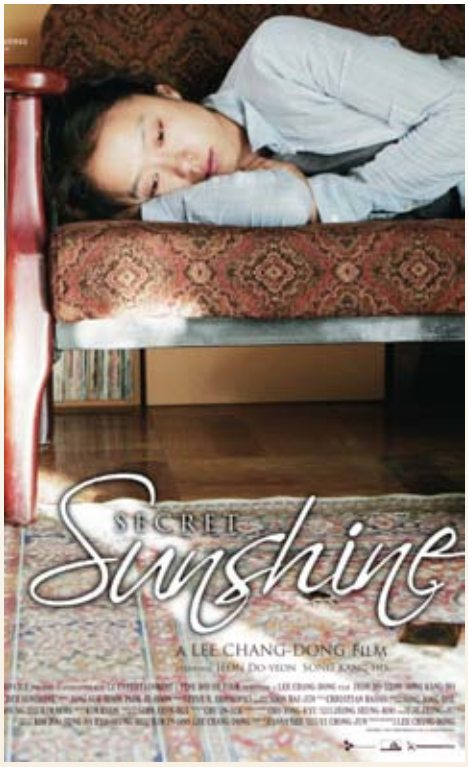
Pour tout renseignement sur l'AKSE et ses activités, consultez le site www.akse.uni-kiel.de, où vous pourrez trouver en particulier la newsletter annuelle de l'Association.

Photo : Lee joung-gen

Les nombreux participants du congrès de l'AKSE

Prix d'interprétation remporté par la comédienne Jeon Do-yeon pour son rôle dans *Secret Sunshine*

Par Georges Arsenijevic



De gauche à droite : le réalisateur Lee Chang-dong, Jeon Do-yeon et son partenaire Song Kang-ho.

Le prix d'interprétation féminine remporté par l'actrice coréenne Jeon Do-yeon, lors de la 60e édition du Festival de Cannes, constitue sans nul doute une très belle nouvelle consécration pour le cinéma coréen dont deux films, *Souffle* de Kim Ki-duk et *Secret Sunshine* de Lee Chang-dong, avaient été sélectionnés cette année en compétition. Cette sélection, et le prestigieux prix d'interprétation remporté pour la première fois à Cannes par une comédienne coréenne (seule Asiatique, outre la célèbre Maggie Cheung, à avoir été ainsi couronnée depuis la création du festival), témoignent incontestablement du fait que le cinéma coréen est de plus en plus apprécié sur la scène internationale.

Dans *Secret Sunshine*, l'écrivain-cinéaste (et ancien ministre de la Culture et du Tourisme) Lee Chang-dong, a offert à son interprète un grand rôle à multiples facettes, explorant les abysses de la douleur humaine. Jeon Do-yeon y interprète le rôle de Shin-ae, jeune professeur de piano qui, après avoir perdu son époux dans un accident, part s'installer avec son fils dans la ville natale du défunt. Déjà meurtrie par la vie, elle aura à affronter bien des difficultés pour s'intégrer dans un milieu provincial étriqué. Elle connaîtra en outre dans cette ville inconnue une autre tragédie : la mort de son fils -sa seule raison d'être- victime d'un malade mental. Son désespoir de mère et sa révolte contre le destin, sa tentative ensuite de trouver refuge dans la foi, ainsi que sa désillusion finale, après un étonnant face-à-face avec le meurtrier de son enfant, sont magistralement campés par Jeon Do-yeon, soutenue dans ce film poignant par la performance de Song Kang-ho -le plus connu des acteurs coréens à l'heure actuelle- dans le rôle d'un garagiste un peu rustre mais profondément attaché à Shin-ae.

Jeon Do-yeon s'est tout d'abord fait connaître du public coréen par quelques rôles dans des séries télévisées plutôt sentimentales. Mais, c'est son premier film de cinéma *The contact*, de Jang Youn-hyun, qui lui permettra en 1997 de remporter en Corée deux prix du meilleur espoir féminin (aux Blue Dragon et Grand Bell Awards) et de connaître la notoriété. Cette réussite lui ouvrira les portes d'une belle carrière, qui sera marquée par une succession de rôles à la fois intéressants et variés. Tour à tour médecin dans le mélodrame *A promise* de Kim Yu-jin (1998), jeune femme déficiente mentale dans *Harmonium in my memory* de Lee Young-jae (1999), rôle qui lui permettra cette fois de remporter le grand prix d'interprétation féminine dans les deux compétitions précitées, épouse ambitieuse et volage dans *Happy End* de Jeong Ji-wu (1999) ou prostituée frappée par le sida dans *You're my sunshine* de Park Jin-pyo (2005), elle tournera également dans quelques autres films à succès parmi lesquels *Untold Scandal* de Lee Jae-yong (2003) ou *My mother, the mermaid* de Park Heung-sik (2004).

Aujourd'hui, Jeon Do-yeon a définitivement conquis le cœur du public coréen. Elle est considérée en Corée comme une grande actrice capable d'investir tous les rôles.

A Cannes, sa prestation dans *Secret Sunshine*, où elle est bouleversante et porte le film à bout de bras, a vraiment fait l'unanimité et devrait lui permettre d'accéder à une reconnaissance internationale.

Dans sa carrière, c'est la première fois que Jeon Do-yeon est dirigée par Lee Chang-dong, réalisateur atypique qui a conquis en trois films (*Green Fish* / 1996, *Peppermint Candy* / 1999 et *Oasis* / 2002) une belle notoriété et dont l'actrice d'*Oasis,* Moon So-ri avait déjà, elle aussi, remporté le prix d'interprétation au Festival de Venise.

Espérons que la collaboration entre Jeon Do-yeon et Lee Chang-dong se poursuivra dans les années à venir… avec d'autres prix en perspective et de nouveaux succès pour le cinéma coréen.

La sortie en France de *Secret Sunshine* est prévue pour octobre 2007. ■

Prix Culturel France-Corée 2006

Par Marc Orange et Georges Arsenijevic
avec l'aimable collaboration des lauréats

Le Prix Culturel France-Corée, créé en 1999, récompense les personnalités ou institutions, qui se sont illustrées par leur action en faveur d'une meilleure diffusion dans l'Hexagone de la culture coréenne.
Chaque année, le prix est décerné par un Comité ad hoc réunissant universitaires, personnalités du monde culturel et donateurs, et présidé par M. l'Ambassadeur de Corée
Pour le Prix Culturel France-Corée 2006, la sélection des lauréats a été ardue car l'année a été riche en manifestations culturelles organisées dans le cadre de la célébration « Corée au Cœur ». Plus précisément, une centaine d'événements en tous genres (spectacles, expositions, événements grand public…) se sont déroulés en 2006 dans trente-six villes de France et nombre d'entre eux ont remporté un grand succès populaire. Il est donc compréhensible que le choix des lauréats 2006 n'ait pas été facile.
Néanmoins, après des débats très animés, le Prix Culturel France-Corée 2006 a été attribué à quatre lauréats.
La cérémonie de remise de cette 8e édition du prix, dotée par la société Pacific Creation, a eu lieu le 9 mai 2007 au Cercle de l'Union Interalliée.

Photo : Lee joung-gen

Cérémonie de remise du prix. De droite à gauche, M. Jacques Blot, président de Culturesfrance, Mme Elisabeth Chabanol, M. Cho Il-hwan, ambassadeur de Corée en France, Mlle Hong Hee-jin, assistante de Mme Kim Airyung et M. Antoine Glémain, directeur de l'association Atmosphères 53.

Culturesfrance

Culturesfrance * est l'opérateur délégué des ministères des Affaires étrangères et de la Culture et de la Communication pour les échanges culturels internationaux.
Trois axes majeurs définissent sa politique d'intervention :
• La présentation de la création française dans la diversité de ses formes et dans les domaines des arts de la scène et du spectacle, des arts visuels, de l'architecture, du livre et de l'écrit, du patrimoine cinématographique et de l'ingénierie culturelle.
• L'attention portée aux cultures du monde, à leur accueil en France, à la coopération et au dialogue avec celles-ci. Dans le contexte d'une mondialisation accrue des échanges, Culturesfrance est à la fois soucieuse de son ancrage européen, du développement de la francophonie et de la promotion de la diversité culturelle à travers le monde.
• Le développement de son expertise et de ses actions avec le réseau culturel et de coopération français à l'étranger, tout comme avec les collectivités territoriales, les organismes multilatéraux, le secteur privé, les grandes institutions françaises comme étrangères et avec tous les créateurs, auteurs, opérateurs et partenaires des échanges culturels et artistiques. Culturesfrance œuvre ainsi à relier les cultures du monde.
Culturesfrance a joué un rôle important dans la préparation et la mise en œuvre de « Corée au Cœur ». C'est notamment en collaboration avec l'équipe du département de la Communication de Culturesfrance qu'ont été conçus tous les supports d'information : logo de la manifestation, dossier de presse, etc. C'est également grâce à l'assistance de Culturesfrance que l'agence de communication chargée de promouvoir « Corée au Cœur » a pu réaliser un excellent travail en direction des journalistes et du grand public (affichage urbain, campagne dans le métro parisien, supplément « Corée au Cœur » dans Pariscope…).
D'une façon générale, l'équipe de Culturesfrance a été très investie tout au long du déroulement de la célébration. Elle a fait preuve d'un grand professionnalisme dans la préparation et le suivi du plan de communication, particulièrement efficace puisque les manifestations coréennes, programmées dans le cadre de « Corée au Cœur », ont fait l'objet de près de 400 articles dans la presse française.
Enfin, les spécialistes de Culturesfrance ont également déployé de grands efforts pour faciliter les contacts entre institutions coréennes et partenaires français, contribuant ainsi à l'organisation d'événements culturels qui ont remporté auprès du public un grand succès, en particulier dans les domaines de la littérature et du cinéma.
Culturesfrance a ainsi joué un rôle majeur dans le succès de « Corée au Cœur ». Le Prix Culturel France-Corée 2006 lui a donc été décerné pour sa contribution à une meilleure connaissance en France de la culture coréenne dans le cadre de cette importante célébration.

* Née au printemps 2006 de la fusion de l'Association française d'action artistique (AFAA) et de l'Association pour la diffusion de la pensée française (ADPF).

KIM Airyung

Commissaire d'expositions

Très tôt attirée par la France, Kim Airyung est venue s'installer à Paris en 1979, après avoir obtenu en Corée une licence d'arts plastiques. Elle y poursuit ses études, tout d'abord à l'Ecole nationale supérieure des Arts décoratifs, où elle obtiendra le diplôme de décorateur en 1981, puis à Paris I, d'où elle sortira en 1986 avec un DEA d'esthétique.
Elle commencera à travailler en 1989 comme correspondante de la radio nationale coréenne KBS, fonction qu'elle exercera jusqu'en 1998.

Ses connaissances en matière d'arts plastiques, son intérêt pour la création artistique et le dialogue interculturel, lui permettront de se forger, au fil des années, une solide réputation et de nouer de nombreux contacts avec les artistes et galeries, à la fois en Corée et en France. Elle sera tour à tour correspondante de galeries coréennes à Paris, coordinatrice en Corée de symposiums internationaux (Symposium de la sculpture en plein air de Tongyong, 1998), directrice artistique de grandes manifestations coréennes d'art contemporain (Biennale de Busan, 2002), chef de projet de publication de plusieurs livres parus aux prestigieuses éditions du Cercle d'Art et commissaire de nombreuses expositions à la fois en Corée et en France.
Parmi ses réalisations en France, on peut citer, entre autres, l'exposition « Dialogue avec la Nature » de huit grands plasticiens coréens (Kim Tschang Yeul, Lee Ufan, Bang Hai Ja, Myonghi...), programmée dans le cadre du Festival international de géographie de Saint-Dié dont la Corée était l'invité d'honneur en 1999, l'exposition des artistes coréens en France « Résonance » à l'OCDE (également en 1999), l'exposition « En mouvement », consacrée aux femmes vidéastes, ou encore l'exposition « Art-Robe : artistes femmes à la croisée de l'art et de la mode », qui se sont déroulées à l'UNESCO respectivement en 2004 et 2005.
En 2006, Kim Airyung fut particulièrement active. Elle fut notamment commissaire de l'exposition « Suites coréennes », présentée à Paris au Passage de Retz, dans le cadre de « Corée au Cœur ». Cette manifestation, qui rendait hommage à huit artistes femmes coréennes faisant carrière en France, a remporté un grand succès et a été incontestablement le temps fort du volet « arts plastiques » de la célébration. Cette même année, Kim Airyung a aussi été commissaire de l'exposition « Par les nouvelles fenêtres », à l'OCDE, et de plusieurs autres expositions de « Corée au Cœur », organisées par le Centre Culturel Coréen.
Enfin, toujours en 2006, Mme Kim a également été co-commissaire, en Corée, de l'exposition spéciale « Paris-Séoul » présentée dans le cadre de la KIAF (Korea International Art Fair).
Kim Airyung poursuit inlassablement sa tâche visant à mieux faire connaître en France les artistes de Corée et la vitalité de l'art contemporain de son pays. Elle a été, en 2007, commissaire de l'exposition « Particules libres » (Cité internationale des Arts, du 17 mai au 2 juin), co-organisée par les Centres culturels coréens de Paris, Londres et Berlin et présentant une vingtaine d'artistes coréens de moins de quarante ans qui vivent et travaillent en Europe.
Compte tenu de ses activités passées et en cours, de son engagement depuis les années 1995 aux côtés des artistes coréens, et du remarquable travail de commissaire accompli plus particulièrement dans le cadre de « Corée au Cœur », le Prix Culturel France-Corée 2006 a été décerné à Kim Airyung pour sa contribution à une meilleure connaissance en France de l'art contemporain coréen.

Elisabeth CHABANOL

Archéologue, chercheur

Diplômée en histoire des arts de l'Extrême-Orient de l'École du Louvre et titulaire d'un doctorat en histoire de l'art, Elisabeth Chabanol est spécialiste d'archéologie coréenne. Elle s'intéresse particulièrement aux sites récemment fouillés ou en cours de fouilles de la région du Yeongnam.
Rappelons aussi qu'Elisabeth Chabanol intégra, en tant que chercheur, l'École française d'Extrême-Orient où, depuis septembre 2004, elle est maître de conférence. Elle y est responsable de l'équipe d'accueil EFEO 3929 « Archéologie et histoire des arts en Corée ».
Invitée aussi en Corée du Nord, elle a mis sur pied plusieurs projets dont, au mois de septembre 2005, une convention avec le Bureau culturel de Corée du Nord, afin d'aboutir à une coopération plus large dans le domaine de la conservation du patrimoine. Mais Elisabeth Chabanol s'est intéressée également à l'œuvre de Maurice Courant (1865-1935), le premier coréanologue français. Elle a pensé que, à l'occasion de la célébration du 120e anniversaire de l'établissement des relations diplomatiques entre la France et la Corée, il serait utile de rappeler tout le travail accompli par M. Courant. Lors de l'Exposition universelle de 1900 qui se tint à Paris, M. Courant rédigea une longue notice, accompagnant une série de clichés exposés dans le pavillon coréen. Elisabeth Chabanol a pu retrouver les plans de ce pavillon ainsi qu'un certain nombre d'objets qui y avaient été exposés. Plusieurs ont été présentés dans l'exposition «Souvenirs de Séoul, France-Corée (1886-1905)» organisée à son initiative, dans le musée de la Korea University (octobre-novembre 2006). Cette exposition fut aussi l'occasion de montrer des documents de Victor Collin de Plancy, diplomate qui joua un rôle très important pour les relations diplomatiques franco-coréennes entre 1886 et 1910 et qui soutint Maurice Courant dans son œuvre. Elisabeth Chabanol prolongea cette exposition en France en montrant, au musée Albert Kahn de Boulogne-Billancourt (20 octobre-10 décembre 2006), les photos présentées à Paris en 1900. Comme à Séoul, l'exposition fut accompagnée de l'exposé de plusieurs chercheurs. Notons également que «Souvenirs de Séoul, France-Corée (1886-1905)» a également été présentée à la Médiathèque de Troyes du 15 janvier au 17 mars 2007.
C'est donc pour sa contribution à une meilleure connaissance en France de la Corée, de son histoire et de sa culture qu'Elisabeth Chabanol a été déclarée lauréate du Prix Culturel France-Corée 2006.

Association Atmosphères 53

L'association Atmosphères 53 entend faire vivre un cinéma de qualité et de proximité pour tous dans le département de la Mayenne. Il en résulte qu'elle s'efforce de mener conjointement : une action artistique en défendant le 7e art et le cinéma d'auteur, une action éducative en faisant découvrir des films de nombreux pays, enfin une action territoriale en s'adressant à l'ensemble de la population du département.
Si la partie la plus spectaculaire de son travail se concrétise par la réalisation d'un festival de cinéma annuel sur un thème chaque année renouvelé, elle procède aussi à un travail de fond en s'efforçant de maintenir en activité le petit nombre de salles de cinéma encore en activité en Mayenne, en participant aussi à des actions nationales telles que « Lycéens au cinéma » ou « Collège au cinéma », en programmant des séances destinées à un public ciblé, ou encore en mettant en place des ateliers à destination de jeunes amateurs. Tout ce travail, accompli depuis plus de quinze années, a fait qu'Atmosphères 53 s'est inscrite peu à peu dans le tissu social du département et y bénéficie d'une reconnaissance qui va bien au-delà de l'intérêt pour l'art cinématographique.

En 2006, Atmosphères 53 a organisé le festival « Reflets du cinéma coréen » présentant, dans une dizaine de salles du département de la Mayenne, trente-cinq films de fiction récents, ainsi que des courts métrages d'animation et plusieurs documentaires.
Ajoutons aussi qu'Atmosphères 53 ne s'est pas contentée de réduire ce festival à une manifestation cinématographique stricto sensu. Cette association a voulu que, au-delà du contenu très diversifié des films, tout le département de la Mayenne se mette quelque temps à l'heure coréenne. C'est ainsi que plusieurs spécialistes de la Corée ont été invités à faire découvrir, dans différentes localités, quelques aspects particuliers de la civilisation coréenne : cinéma, croyances, histoire, littérature.... Parallèlement, le public mayennais a pu admirer plusieurs expositions et animations : expositions de peinture, de photos, de vêtements traditionnels, démonstrations de taekwondo, tournoi de go, etc. Il y avait là tout un ensemble d'événements particulièrement intéressant qui, en plus du remarquable panorama du cinéma coréen précité, méritait d'être salué.

C'est donc pour cette belle réalisation, et en particulier pour sa contribution à une meilleure connaissance en France du cinéma coréen, que le Prix Culturel France-Corée 2006 a été décerné à Atmosphères 53. ■

Portraits d'artistes coréens en France

Propos recueillis pour Culture Coréenne
par Jean-Luc Toula-Breysse

Beaucoup de jeunes artistes coréens viennent parfaire leur formation en France. Certains choisissent de prolonger leur séjour pour vivre et travailler dans un environnement culturel propice à la création. Parmi eux se distinguent trois jeunes trentenaires : le danseur Kim Yong-geol, sujet au corps de ballet de l'Opéra de Paris, la photographe Sung Ji-yeon et la soprano Kang Hye-myung. Trois parcours, trois engagements. Rencontres.

Sung Ji-yeon : à la quête d'autres horizons

Après deux expositions personnelles à Paris, la photographe participe à la Cité Internationale des Arts, du 17 mai au 2 juin, à l'exposition collective de la nouvelle génération d'artistes coréens en Europe intitulée *Particules libres*. Plusieurs de ses œuvres viennent d'être présentées par la galerie d'art Park Cryu-sook de Séoul à la Foire d'Art contemporain de Pékin.

Culture Coréenne : Vous vivez en France depuis 1999. Après y avoir étudié, vous y travaillez. Pourquoi ce choix ?

Sung Ji-yeon : En décidant de venir en France avec pour seul bagage la littérature dans le cœur, je n'imaginais pas découvrir l'art de la photographie. Adolescente, un sentiment de partance, un désir du monde me transportaient sur les rives de la lecture et de l'imaginaire. J'ai donc étudié à l'université A-Joo les Lettres françaises et anglaises. C'est alors que je me suis décidée à faire le pas vers un ailleurs porté par Paris. Mes premières impressions ont joué un rôle majeur dans mon parcours artistique. La nuit, j'ai été très frappée par les éclairages qui habillaient les monuments historiques et par les jeux d'ombres que produisent les lampadaires. J'ai simplement été subjuguée par les lumières parisiennes intenses et indirectes. J'ai réalisé alors pourquoi la photographie et le cinéma ont connu un tel développement en France.

C.C. : Quel a été votre cursus ?

Sung Ji-yeon : Initiée à l'art et au design dans une école à Mulhouse, j'ai compris que la photographie allait me permettre d'être en accord avec ma personnalité à la fois très sociable et timide. Observer tranquillement est pour moi une façon de s'exprimer pour mieux se connaître. Après, j'ai appris à maîtriser les techniques dans une école privée de photographie avant de compléter mes études par des connaissances théoriques à l'université Paris 8 où j'ai obtenu un master.

C.C. : Votre travail semble en correspondance avec le monde pictural…

Sung Ji-yeon : J'apprécie les compositions très limpides du peintre et pastelliste Jean-Baptiste Siméon Chardin. Ses portraits offrent à contempler des gens de toutes conditions. L'artiste se concentrait soit sur leur activité soit sur leur pensée. Il y aussi le peintre américain, le faux figuratif Edward Hopper, poète du vide, fixant des impressions de profond abandon. Dans une simplicité savamment orchestrée, il met en perspective un presque rien ordinaire, expose un regard absent porté par un lointain intime. Mes clichés se focalisent également sur des sujets seuls. Mes photographies ne sont pas des instantanés. Elles sont posées, composées et recomposées. Je refuse toute forme de violence, notamment de capturer l'image d'inconnus sans leur demander leur accord. Ce qui m'intéresse, c'est une mise à voir des modèles sans jamais s'identifier en eux.

C.C. : Pourquoi votre « petite chambre noire » s'attache-t-elle tant à la solitude dans la vie quotidienne ?

Sung Ji-yeon : Je me sens très proche de l'univers de Samuel Beckett avec ses vides et ses pleins, ses questions sur l'existentialisme, son extrême simplicité, son côté mélancolique avec des paroles volantes…■

Kim Yong-geol : la fureur de vivre

La télévision coréenne a réalisé un documentaire dédié à ce danseur hors norme, star en son pays et premier Coréen à avoir intégré le corps de ballet de l'Opéra de Paris. L'audace, l'acharnement et la quête du dépassement lui portent chance. Si la quasi-totalité des danseurs du corps de ballet a été formée à l'école de danse de l'Opéra de Paris, Kim Yong-geol est l'exception qui confirme la règle.

Culture Coréenne : Pourquoi êtes-vous venu en France en abandonnant votre statut de vedette en Corée ?

Kim Yong-geol : Quand j'ai gagné en 1997 la médaille de bronze au concours international de danse de Moscou, le jury m'a vivement incité à partir à l'étranger. J'étais déjà danseur étoile du Ballet national de Corée du Sud. J'ai envisagé alors, pour voir autre chose, d'aller aux Etats-Unis, peut être à Boston ou à San Francisco. L'Europe, je ne sais pas pourquoi, me semblait entourée d'un mur énorme. Hasard ou providence, un ami me conseille alors de venir le rejoindre à Paris pour s'amuser un peu et aussi passer un concours en tant que stagiaire au corps de ballet de l'Opéra de Paris. Il y avait cinq places et une centaine de postulants. J'ai été troisième et j'ai obtenu un CDD de six mois dans cette prestigieuse maison. Je me suis par la suite inscrit au concours de titulaire. J'ai décroché la seule place vacante. Ce fut le meilleur moment de ma carrière. Je suis très fier d'avoir été admis au corps de ballet de l'Opéra de Paris. En plus, je suis le premier danseur coréen dans cette vénérable institution.

C.C. : Quel enseignement en avez-vous tiré ?

Kim Yong-geol : J'ai gravi, un à un, les échelons de la hiérarchie de cette compagnie considérée comme une des meilleures du monde. Stagiaire, Quadrille puis Coryphée, j'ai été promu Sujet le 23 décembre 2005 à l'issu du concours annuel. Initié au style russe en Corée, j'ai embrassé le répertoire et le style de l'Opéra de Paris avec bonheur. Ici, il faut trouver la qualité du mouvement. En Corée, j'étais distribué dans des ballets classiques mais jamais dans des pièces modernes ou post-modernes. L'engagement du ballet de l'Opéra de Paris à la fois dans la relecture d'œuvres majeures du répertoire classique et la création contemporaine me ravit. J'ai découvert au palais Garnier et à l'Opéra Bastille des chorégraphes aux univers saisissants comme John Neumeier, Pina Bausch, Blanca Li, Angelin Preljocaj, William Forsythe et dernièrement Robyn Orlin… Ce fut un choc pour moi.

C.C. : Quels sont vos liens aujourd'hui avec la Corée ?

Kim Yong-geol : Depuis que je suis à Paris, loin de la terre de mon enfance, je porte un autre regard sur le pansori, le samulnori et les cérémonies chamaniques. J'y retourne une ou deux fois par an pour danser et aussi parce que ma famille me manque. Je me suis marié cette année avec Kim Mi-ea, une danseuse traditionnelle étoile au théâtre national de la Corée qui devrait me rejoindre prochainement en France. Nous souhaitons créer ensemble de nouvelles formes chorégraphiques vraiment différentes.

C.C. : Quels conseils donneriez-vous aux jeunes danseurs ?

Kim Yong-geol : Juste danser pour soi-même, pas pour séduire un public ou montrer sa technique afin d'espérer entrer dans une compagnie.

C.C. : Quels sont vos projets ?

Kim Yong-geol : Après une tournée en Australie avec le corps de ballet de l'Opéra de Paris (une première), j'ai une carte blanche cet été à Busan, ma ville natale, pour célébrer le soixantième anniversaire de Kook-je, un grand quotidien régional. A cette occasion, je présenterai le *Lac des cygnes* avec le ballet national de Corée, pour la première fois dans cette ville. J'y tiendrai le rôle principal du prince. ■

Kang Hye-myung : la passion du chant

Sa voix à la puissance douce et rayonnante séduit les mélomanes. La perfection de sa diction française réjouit les publics les plus exigeants. La jeune soprano révèle sur les scènes européennes son talent d'interprète. Une nature prometteuse…

Photo : Lee joung-gen

Culture Coréenne : Quelle est l'origine de la passion que vous avez pour le chant ?

Kang Hye-myung : Enfant déjà, j'étais complètement immergée dans la musique car ma mère était une chanteuse populaire. Née sur une petite île, je ne pouvais malheureusement pas assister à des représentations lyriques. Lorsque j'ai vu pour la première fois à la télévision la cantatrice coréenne Sumi Jo, ce fut une expérience inoubliable. J'ai véritablement été touchée. A seize ans, je suis allée l'écouter à Séoul au stade olympique. A cette époque, je voulais devenir journaliste. Mais une lumière a traversé mon cerveau. Si je pouvais donner cette sensation avec ma voix, cela serait vraiment génial !

C.C. : Alors qu'avez-vous fait ?

Kang Hye-myung : Après l'obtention de mon diplôme en chant lyrique à l'université Chu-Gye de Séoul, je me suis installée en Italie pour poursuivre ma formation avant d'entrer à l'Ecole normale de musique de Paris* puis d'être pensionnaire cette saison au CNIPAL, centre national d'artistes lyriques. Et puis, j'ai eu une belle rencontre.

A Tokyo, en 2004, le chef Chung Myung-whun, directeur musical de l'orchestre philharmonique de Radio France, m'a confié le rôle de Frasquita dans *Carmen* de Georges Bizet, mise en scène par Jérôme Savary. J'ai un grand respect pour ce maestro coréen qui a toujours été bienveillant avec moi. Très respectueux de chaque personne, il parle doucement et tout le monde l'écoute. On perçoit avec son charisme sa lumière interne. Je me suis retrouvée encore au Japon avec lui pour participer au concert du nouvel an de la NHK qu'il a dirigé en 2006. Une expérience étonnante.

C.C. : Quelles sont vos préférences musicales ?

Kang Hye-myung : J'aime beaucoup le répertoire français pour le charme de la musique et la sensibilité qui s'en dégage. Je suis touchée par cette musicalité. J'ai eu la chance d'être dernièrement la doublure de Renée Fleming qui jouait *Thaïs*, le rôle titre de l'opéra de Jules Massenet, à Vienne sous la direction de Michel Plasson. J'ai une grande intimité avec cette femme, Thaïs, jamais aimée et qui finalement a trouvé l'amour de Dieu avant de mourir.

C.C. : Comment abordez-vous l'art du chant ?

Kang Hye-myung : Je concentre mon travail de concertiste à scruter les sentiments les plus intimes des personnages. Avant d'ouvrir la partition et de lire la musique, je m'imprègne de l'histoire des protagonistes. A chaque fois, à l'image des peintres tel Modigliani ou Klimt, je cherche une couleur nouvelle afin de servir la vraie personnalité des rôles. C'est ce que je vais essayer de faire en incarnant Juliette dans *Roméo et Juliette* de Charles Gounod, en juin dans le Sud de la France, puis en interprétant la prêtresse Leïla dans *Les Pêcheurs de perles* de Georges Bizet, et en 2009 le rôle titre dans l'opéra *Salambo* d'Ernest Reyer au théâtre de Saint-Etienne.

C.C. : Votre vœu le plus cher dans les années futures ?

Kang Hye-myung : Je voudrais avoir une carrière tout en demeurant heureuse. Etre fidèle à moi-même et donner du plaisir aux gens. ■

*NDLR : Kang Hye-myung y obtiendra un diplôme de concertiste.

Voyages, tourisme

Découverte du taekwondo dans un palais royal de Séoul

Le taekwondo est un art martial né en Corée dont les origines remontent à l'époque du royaume de Goguryeo (37 av. J.-C. – 668). Il est aujourd'hui pratiqué dans le monde entier et il est devenu depuis les Jeux olympiques de Sydney (2000) discipline olympique.

Ce sport met en jeu toutes les parties du corps et plus particulièrement les mains et les pieds. Il est très bénéfique au développement des enfants et permet d'améliorer les performances physiques des adultes. Sa pratique englobe des exercices qui apportent une plus grande souplesse à l'ensemble du corps et l'exécution maîtrisée de coups de pied et de poing, souvent accompagnés de cris ponctuant les mouvements, permet d'évacuer le stress de la vie moderne. Exigeant beaucoup de discipline et de concentration, le taekwondo renforce également le caractère du pratiquant dont l'entraînement est tout autant physique que spirituel.

A Séoul, les touristes ont, depuis quelque temps, l'occasion d'apprendre les mouvements de base de cet art martial coréen dans un environnement exceptionnel. En effet, grâce à une initiative originale du Kukkiwon, emblématique Centre mondial de formation et de compétition et véritable « temple » du taekwondo à Séoul, des programmes de découverte du taekwondo, englobant à la fois initiations et démonstrations, sont proposés aux visiteurs dans l'enceinte du palais Gyeonghuigung de Séoul, un lieu superbe, chargé d'histoire et de spiritualité.

Edifié au début du XVII^{e} siècle, sous la dynastie Joseon (1392-1910), Gyeonghuigung est l'un des 5 palais royaux de Séoul. Il est très représentatif de l'époque Joseon et d'une grande beauté architecturale. Bien qu'il ne fût pas un palais principal, le roi y donnait parfois des audiences et recevait des dignitaires étrangers. Des cérémonies de couronnement y furent également organisées.

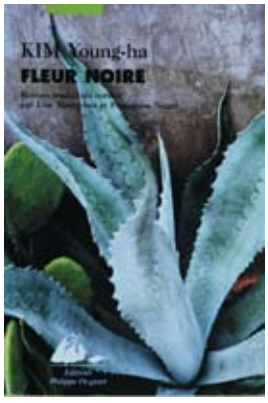
Le programme d'initiation au taekwondo, proposé aux touristes, se déroule trois fois par jour (10h30, 13h30, et 15h30), tous les jours sauf le lundi, de fin mars à décembre. Chaque séance dure une heure trente, peut accueillir jusqu'à 40 personnes et offre un programme différent : la séance de 10h30 est dédiée aux mouvements de base du taekwondo ; la séance de 13h30, aux techniques d'autodéfense ; et celle de 15h30, aux techniques de casse. Les participants peuvent prendre part à une ou plusieurs séances, voire même aux trois. A l'issue de l'initiation, chaque participant reçoit un certificat de participation et un badge spécial attestant de l'apprentissage. Les personnes désirant s'inscrire ont la possibilité de réserver en ligne sur le site Internet du Kukkiwon (www.kukkiwon.or.kr), la formation étant d'un prix modique (environ 12 euros par programme).

En plus de ce programme d'initiation, des démonstrations de Taekwondo sont aussi régulièrement organisées sur place; elles ont lieu sur la pelouse du palais les mercredi et samedi, de 13h30 à 15h00. Le spectacle proposé comprend également des représentations de nori madang (jeux populaires) accompagnées de musique traditionnelle coréenne, l'ensemble de la présentation constituant, pour les touristes visitant Séoul, un très joli spectacle.

Notons enfin que les visiteurs du palais Gyeonghuigung, peuvent aussi trouver dans les environs d'autres attractions touristiques. En effet, le Musée d'histoire de Séoul, le palais Deoksu, l'Hôtel de Ville, ainsi que les quartiers animés de Myeong-dong et de Jongno ne sont pas très loin. ■

Sources : Office national du Tourisme coréen
http://french.tour2korea.com

Livres



Ce roman raconte l'histoire vraie de 1033 Coréens partis émigrer au Mexique au début du 20e siècle. Paysans, chasseurs, soldats, voleurs à la tire ou nobles de sang royal, tous fuient leur pays envahi par le Japon. Vendus à leur insu à des propriétaires terriens, ils doivent s'adapter à des conditions de vie effroyables. Quarante-quatre d'entre eux s'enfoncent dans la jungle pour rejoindre la révolution au Guatemala et fondent un Etat éphémère sur le site maya de Tikal.
Kim Young-ha s'est longuement documenté pour écrire l'incroyable destinée de ces Coréens partis à l'autre bout du monde et qui se sont fondus dans l'histoire mouvementée d'un peuple et d'un continent qui n'étaient pas les leurs - Ed. Philippe Picquier -.

Un chanteur vagabond emmène avec lui deux enfants après la mort de leur mère. Il veut leur apprendre à pratiquer le pansori. Mais le garçon refuse et, ne parvenant pas à tuer cet homme qui n'est pas son vrai père, il choisit la fuite. Alors, le vagabond rend aveugle sa propre fille, et en fait une chanteuse. Trente ans plus tard, devenu adulte, le garçon part à la recherche de sa demi-sœur et son errance est traversée de rencontres incertaines…
De cette œuvre profonde et intimement coréenne de Yi Ch'ongjun, l'un des auteurs les plus respectés en Corée du Sud, le cinéaste Im Kwon-taek vient de tirer son 100e film Beyond the Years (Par-delà les années) - Ed. Actes Sud -

Ce manuel s'adresse à tous ceux qui désirent apprendre la langue coréenne, qu'ils soient vrais ou faux débutants. Conçu après plusieurs années d'enseignement du coréen auprès d'un public français, il devrait convenir à tous ceux qui cherchent un manuel rédigé en français, visant principalement l'acquisition d'une compétence orale (et qui soit de ce fait basé sur des dialogues réalistes inspirés de la vie quotidienne), sans que soit pour autant négligée la part réservée à la grammaire. C'est à cet équilibre entre expressions et grammaire, ainsi qu'à une bonne progressivité des leçons, qu'il a été porté une attention particulière - Ed. Shinasa / Ed. du Centenaire - .

Traductrices, critiques, enseignantes… Cathy Rapin et Im Hye-Gyong sont connues pour leurs traductions de pièces et de romans ; elles sont les maîtres d'œuvre de cet épais volume. On y découvre les sources des spectacles coréens, on y suit l'histoire du théâtre moderne des cent dernières années. Ce parcours prend plusieurs visages : c'est tour à tour une analyse savante et érudite avec les notes et références minutieuses d'un ouvrage universitaire, un essai original sur l'esthétique contemporaine, un solide ensemble d'interviews récentes de metteurs en scène et d'acteurs, une anthologie d'extraits de pièces des quarante dernières années
- Ed. de l'Amandier -.

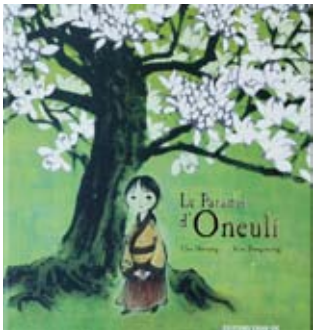
... Ces textes revêtent leurs plus beaux atours de poésie pour nous convier à observer les objets et les animaux en nous projetant en chacun d'eux. Tour à tour faisant acte de générosité ou preuve d'aveuglement, les personnages de ces nouvelles nous font entrer dans un univers au sein duquel chaque histoire se décline en maximes dont on peut se servir dans la vie. Plus que des contes , ce sont en fait des fables…de brèves philosophies de vie...
Le grand écrivain Yi Ch'ongjun tisse ici une trame romanesque marquée par des réflexions d'ordre artistique ou métaphysique, mais reste toujours ancré dans la réalité de son pays - Ed. Autres Temps -.

Anthologie de récits de voyage sur la Corée réalisée par Eric Bidet et Stéphane Bois.
Entre le Japon et la Chine, la Corée réussit à exister. Douceur et ingéniosité de ses habitants, singularité de sa civilisation. A travers une trentaine de textes choisis, sur Séoul, le paysage, le marché, le papier, les yangban, les Coréennes..., Eric Bidet et Stéphane Bois dévoilent le pays du matin clair. On y croise marins, explorateurs, missionnaires, aventuriers, poètes, et chacun jette à sa manière quelques traits de cette physionomie unique
- Ed. La Bibliothèque -.

Lim Keok Jeong, le bandit généreux, est une des figures emblématiques de la culture coréenne. Issu de la plus basse des classes sociales, sa soif de justice l'amènera à affronter les autorités et confèrera à son action une dimension universelle. Cette saga historique raconte les difficultés de la condition des paysans de l'ancien temps et les circonstances qui ont amené Lim Keok Jeong à prendre partie contre l'aristocratie. Elle permet de découvrir les traditions et l'âme de la Corée éternelle.
Lee Doo Ho, qui a remporté dans son pays de nombreux prix -dont le grand prix de manhwa, en 1995, pour *Le bandit généreux*- fait partie des grands auteurs coréens de BD - Ed. Paquet -.

Ce véritable petit vade-mecum illustré sur l'histoire de la Corée permet à tous ceux que le pays du Matin Calme intéresse de pénétrer directement dans la vie cinq fois millénaire de cette péninsule. L'auteur s'est attachée à mettre en relief tous les éléments essentiels aidant à mieux comprendre la chronologie des événements historiques
- Ed. Le Léopard d'Or -.

Les premiers albums des éditions Chan-ok, un nouvel éditeur de livres de jeunesse présentant les œuvres des meilleurs auteurs et illustrateurs coréens



Une petite fille orpheline ne connaît pas le jour de sa naissance. Elle se prénomme Oneuli (« aujourd'hui ») et vit seule, l'âme en peine. Un jour, elle apprend que ses parents résident à Woncheongang, une cité au paradis. Pleine d'espoir, elle part pour un long voyage… sur la terre puis au ciel.
Inspirée d'un conte traditionnel coréen, voici la tendre histoire initiatique d'Oneuli en quête de son paradis…
- Ed. Chan-ok -

L'histoire de Dangun, le roi qui fonda la Corée…
Selon la légende, en 2333 avant Jésus-Christ, un demi-dieu nommé Dangun (« le bien-aimé, le très respecté ») créa le premier royaume coréen, Gojoseon, situé sur une péninsule qui devint la Corée. Pour les Coréens , l'année 2333 avant Jésus-Christ marque ainsi la naissance de leur nation et cette célèbre légende illustre toute la genèse de leur civilisation - Ed. Chan-ok -.

CD / DVD

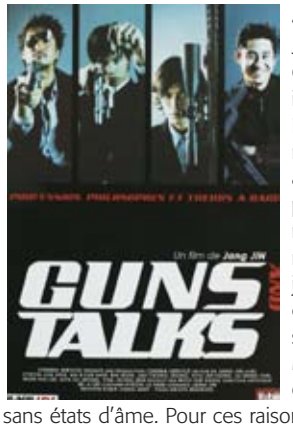
MINYO : LE CHANT PROFOND DE LA CORÉE
BUDA MUSIQUE

Le minyo est le chant populaire de la Corée. Il comporte plusieurs styles régionaux présentés ici par neuf chanteuses choisies parmi les meilleures du pays et enregistrées en France au cours d'une tournée. Elles sont accompagnées par un groupe de musiciens qui jouent de deux cithares, d'une flûte, d'une vièle, d'un hautbois et d'un tambour. Les textes des chansons, dont on trouvera dans le livret la traduction intégrale, reflètent tous les aspects de l'âme coréenne, depuis la fantaisie la plus débridée jusqu'à une intense nostalgie. On remarquera aussi la diversité des styles vocaux utilisés par ces remarquables chanteuses, devenant selon l'expression même des Coréens, de plus en plus « épicés » au fur et à mesure que l'on descend vers le Sud.
Un voyage musical au plus profond de l'âme coréenne.

CD réalisé en partenariat avec l'Office national coréen des Biens culturels et le Centre culturel coréen

« Attack the gas station » de KIM Sang-Jin
Sans raison apparente, une bande de jeunes rebelles attaque une station service. Ils neutralisent les occupants et les prennent en otage. Puis ils se font passer pour les employés des lieux. Ce sera le début d'une soirée mouvementée au cours de laquelle les membres de la bande verront passer toutes sortes de clients qu'ils accueilleront différemment… selon leur humeur…

« Damo »
Série télévisée coréenne au succès mondial (coffret de 4 DVD)
Sous le règne du roi Sook Jong (17e siècle), Jang Chae-Ok, jeune inspectrice (« damo ») du bureau de police de Hansung se voit confier une enquête concernant une affaire de fausse monnaie apparemment anodine. Mais, elle découvre en fait un véritable complot visant le pouvoir en place. Elle doit alors s'engager dans une lutte redoutable afin d'empêcher l'insurrection menée par le très charismatique Jang Sung-Baek. L'apparition de sentiments confus entre les deux adversaires rendra leur combat difficile…



« Guns talks » de Jang JIN
Comme quatre frères, ils partagent tout. Ils vivent ensemble, rigolent ensemble, admirent la même présentatrice du journal TV… Mais en réalité, ces quatre jeunes gens sont des tueurs professionnels.
Méthodiques, ils exécutent les contrats sans états d'âme. Pour ces raisons, ils sont respectés dans leur milieu. Cependant, un nouveau contrat, dont la cible est une jeune femme, va provoquer des bouleversements au sein du groupe…

CENTRE CULTUREL CORÉEN
주프랑스 한국문화원